

ANDRÉ SAUGE
Collège de Saussure
Genève

UDC 875-131.09

ILIADÉ 23: LES JEUX, UN PROCÈS

Abstract: Après les grandes douleurs des funérailles, on considère les jeux comme un moment d'apaisement et de détente. La lecture qu'on y fait du comportement d'Achille tient tout entière à l'idée qu'après la mort de Patrocle, à la suite de l'assemblée du chant 19, de la prestation de serment d'Agamemnon et de la compensation que le roi offre au guerrier selon la promesse qu'il en faisait, Achille s'est sincèrement réconcilié avec ses alliés et qu'il a liquidé tout différend avec eux. On tente de montrer, dans les pages qui suivent, que les jeux en l'honneur de Patrocle donnent à Achille l'occasion d'exercer son sarcasme envers les anciens, parés des titres de roi et conseiller, les „preneurs de décision“ à qui il imputerait volontiers la source de son plus grand malheur, la perte de Patrocle. Il doit être clair qu'à nos yeux, selon ce qui est montré, lorsqu'Achille ironise sur la sagesse de Nestor et se moque d'Agamemnon, c'est indirectement à Zeus qu'il adresse un défi et une demande d'explication : le héros déclarait, dans sa réponse à Phoenix, au chant 9, que c'est du souverain des dieux qu'il attendait d'être honoré (9 608-609). Faudrait-il donc qu'il considère la mort de Patrocle comme la réponse divine à son attente?

On ne se demandera pas d'abord si les jeux sont à leur place dans l'ensemble de *l'Iliade*, mais *quelle peut être leur place*¹. De ce point de vue, nous sommes conduits à nous poser une première question : dans la logique interne au monde mis en scène, est-il normal que des jeux en l'honneur de Patrocle aient été célébrés? Les jeux auxquels il est fait allusion dans le contexte du chant 23 lui-même sont des jeux funèbres en l'honneur de *rois* (Amaryncée, 629 sqq. et

¹ Les jeux traditionnels, selon ce que reflètent les données mêmes de *l'Iliade*, paraissent être course de char, boxe, lutte, course à pied et lancement de javelot (voir 621-623 : Achille énumère les épreuves auxquelles Nestor ne pourra pas prendre part après la course de char. En énumérant ces épreuves, Achille en expose le programme. Voir également, aussitôt après, le récit que Nestor donne de sa participation à des jeux anciens (vers 634-642). Autrement dit, duel armé, lancement du poids et tir à l'arc paraissent bien avoir été ajoutés après coup. Pour la discussion des problèmes que soulèvent ces trois épreuves, tant sur le plan de la langue que sur celui de la composition, voir Homère, *Iliade*, chant XXIII, P. Chantraine, H. Goube, Paris, PUF, p. 15-17.

Les auteurs restent prudents : pour moi, l'interpolation, tardive, ne fait pas de doute. Le duel entre Diomède et Ajax, par exemple, est une stupidité : Achille vient d'arrêter le combat entre Ulysse et Ajax ; la plus probable est qu'il ne voulait pas risquer de voir

Oedipe. v. 679)². Telle est la première particularité. Au lendemain des funérailles, la troupe des Achéens rassemblée autour d'Agamemnon s'approche d'Achille qui s'est endormi à l'écart du bûcher; le

le second défaut. Croit-on que ce même Achille, à l'issue d'un combat aux règles et au déroulement confus, que les Achéens demandent d'arrêter, aurait donné à Diomède le prix qu'il avait promis pour le vainqueur? (Que l'on relise dans la pièce de Sophocle l'échange dans lequel Philoctète demande à Néoptolème des nouvelles des guerriers achéens-notamment, *Philoctète*, vv. 411-20-et que l'on se demande si, dans la conscience antique, Diomède, le compagnon d'Ulysse, pouvait être un personnage qu'Achille avait quelque raison de préférer à Ajax!) Quant à savoir comment Ajax et Diomède ont pu réaliser un partage égalitaire de l'armure de Sarpédon, ce pourrait être un objet d'étude intéressant pour une thèse ou un titre piquant pour un nouveau chapitre sur les mœurs Dallasiennes en ces temps où le rire des dieux était encore homérique.

Otons les trois concours, duel armé, lancer du poids, tir à l'arc, de l'ensemble de l'épisode : c'est alors la cohérence d'un comportement, celui d'Achille, qui apparaît, le plaisir douloureux qu'il prend à une revanche sur ceux à qui il impute la source de ses malheurs, Nestor et Agamemnon notamment. Son dépit, sans doute, est de rester relativement incapable d'humilier Ulysse et Diomède. Supprimer les épisodes incriminés, c'est en même temps mettre en évidence leur fonction aux yeux de l'interpolateur : brouiller la lecture du comportement d'Achille, parce que ce comportement est choquant. Mais se refuser à voir jusqu'à quel degré de rage la mort de Patrocle a poussé Achille, refuser de mesurer la profondeur de son dépit, c'est s'interdire de comprendre la portée du bouleversement qu'a opéré l'impensable apparition de Priam dans sa baraque.

² On tirera de l'exemple de l'organisation de jeux funèbres en l'honneur d'Achille un argument *a contrario*: la tradition l'attribue à l'initiative de Thétis; cela suffit pour marquer leur caractère extraordinaire.

La tradition narrative et littéraire atteste le même thème des jeux en l'honneur de Pélidas. Voir références in Peter von der Mühl (1952). L'auteur suggère que l'épisode de l'*Iliade* pourrait se démarquer d'un poème d'Eumélos de Corinthe, sur des jeux en l'honneur de Pélidas (p. 359). Le nom du concurrent malheureux de la course de char, Eumèle, fils d'Admète (celui-ci était l'un des participants à la course de char aux jeux de Pélidas) pourrait faire allusion au poète Corinthien (ce qui abaisserait au VI^e siècle la rédaction des jeux tels que nous les connaissons). Von der Mühl considérerait cette allusion, si on veut bien la retenir, comme un hommage d'un second Rédacteur de l'*Iliade* qu'il désigne par B, à son prédécesseur corinthien. Admettons que sous la mise en scène d'une course de chars, le poète du chant 23 construise une analogie entre „poésie“ et „jeux“ à travers des équivalences, explicites (Eumèle le concurrent, aidé par Apollon = Eumèle le poète; faut-il compter pour rien, ici, l'image du char comme métaphore traditionnelle de la poésie?) et implicites (poète qui élabore les jeux à l'intérieur de l'*Iliade* et un concurrent); le second terme de la seconde équivalence ne peut être que le vainqueur de la course, Diomède, celui „dont les plans habiles (sont inspirés) de Zeus“, le dieu souverain qui, aux hommes, jamais ne se manifeste en „personne“, mais par des signes (tonnerre, éclairs) ou par la médiation d'une autre divinité (Apollon, Athéna). Dans la logique de cette équivalence, peut-on vraiment penser que le poète du chant 23 rendrait un hommage à son „malheureux“ concurrent. Ne serait-il pas plus probable que, sous la victoire de Diomède, c'est la supériorité de son chant, „dont le plan habile est inspiré de Zeus“, qu'il célébrerait? Autrement dit, le poète ne donnerait-il pas à entendre l'épisode des jeux dans la perspective du „plan de Zeus“ dont l'accomplissement se fera au moment où Priam pénètre en suppliant dans la baraque d'Achille, au chant 24? Il se pourrait même que le poète du chant 23 fasse plus : par son allusion à des jeux en l'honneur d'Oedipe et d'Amaryncée, il affirmerait l'autorité de sa propre tradition narrative (disons, la Colère d'Achille) et son ascendant sur d'autres traditions: matière thébaine (jeux en l'honneur d'Oedipe), Argonautiques (jeux en l'honneur de Pélidas), matière d'Héraklès (jeux en l'honneur d'Amaryncée).

bruit des pas le réveille³. Il demande aux hommes de recueillir les os de Patrocle, de les mettre dans une urne (φιάλη), de construire un tumulus qui marque simplement l'emplacement du bûcher et en soit le mémorial. On se prête à la demande, recueille les os, marque l'emplacement d'un tombeau, puis l'oeuvre accomplie, *πάλιν κίον αὐτὰρ Ἀχιλλεύς / αὐτοῦ λαὸν ἔρourke καὶ ἔζανεν εὐρὺν ἀγῶνα* (257-258) „ils se disposaient à s'en aller⁴. Mais Achille retint la troupe sur place et installa une vaste assemblée.“

Tout cela ne peut se soutenir que si l'on veut bien admettre que la tradition épique orale était encore vivante et inventive au cours du VI^{ème} siècle, le recueil par écrit de cette tradition se faisant, et cela pas nécessairement en une seule fois, conformément à l'hypothèse que A. B. Lord formulait, de la dictée (1953) *Homer's Originality : Oral Dictated Texts*, TAPhA, 84, 124-134). Est-il exclu de penser qu'à un moment donné, que je verrai principalement dans le cours du VI^{ème} siècle, entre composition orale et fixation écrite s'est instaurée une relation dialectique qui a rendu possible un raffinement dans l'usage formulaire, dans la structuration narrative, du type de celui que NAGLER décelait dans l'usage de la qualification ἀνδροφόνος, par exemple?

³ La scène rappelle une organisation du chant 10: Nestor, qui dormait à côté de sa baraque, est réveillé par Agamemnon; il va réveiller Ulysse, puis, en sa compagnie, il se rend vers la baraque de Diomède, qu'il trouve endormi dehors, en armes. La *Dolonie* illustre l'efficacité de la collaboration entre Diomède et Ulysse. La mise en scène des jeux suggère une analogie entre l'épisode nocturne du chant 10 et les jeux funèbres, d'où se dégage une leçon implicite, c'est, du moins, ce que je crois possible de montrer, sur la condition essentielle à toute victoire: la collaboration. L'analyse de l'emploi des adjectifs ποδάκης et ὠκύπορος (voir annexe II) laisse entrevoir dans la *Dolonie* une construction „en creux“ de l'épisode de l'envoi de Patrocle au combat: dans un cas, deux hommes, Ulysse et Diomède, grâce à leur collaboration, n'ont pas de peine à venir à bout d'un adversaire aveuglé par sa présomption. Dans l'autre, un allié proche et cher doit subir le retournement de la défaite et de la mort *par défaut de collaboration*. Je suggérerais même que les renvois sont d'une grande subtilité: au moment d'enlever les chevaux de Rhésos, Ulysse a l'intelligence de ne pas s'emparer du fouet posé sur le char (10 498-501). Ces chevaux enlevés sans le fouet dessinent en creux la constellation d'un attelage emmenant un guide à qui manquera la présence d'un porteur de fouet. Il va de soi qu'accepter de voir entre le chant 10 et le chant 23 une analogie, c'est les faire remonter à une source d'inspiration commune.

⁴ A propos de l'emploi de κίον, Richardson (1993) remarque: „It has been objected that κίον is an aorist form, and so there is an awkward transition here, as in fact the Greeks do *not* (souligné par l'auteur) go away (cf. Leaf, Willcock)“. Il résout la difficulté en expliquant: „The poet may be using a regular phrase to describe the end of a burial.“ (v. 257). Chantraine et Goube (1972) sont plus précis dans leur explication: „En fait κίον a ici son sens propre „ils se mirent en branle“ (cf. κινέω) mais Achille les retient. On a noté aussi que les *Jeux* sont insérés entre deux αὐτὰρ Ἀχιλλεύς placés au même endroit du vers (257 et XXIV, 3), si bien qu'on pourrait supprimer l'épisode et sauter de *πάλιν κίον* à la fin de XXIV, 3 sans nuire à la continuité du récit. Mais on ne doit rien tirer de cette coïncidence, car ce type de transition au milieu d'un vers est constant chez Homère, cf. dans notre seul chant, v. 1 et surtout 128.“ (p. 58, note au vers 257). Le problème n'est pas exactement que le procédé de la transition en milieu de vers est constant chez Homère, mais celui de l'emploi de κίον, qui, quelle que soit sa valeur, laisse entendre que les Achéens ne s'attendaient pas à ce qui allait suivre. Ce qui suit est une improvisation, un „coup de génie“ d'un personnage, en tous les cas, Achille, et peut-être, pourquoi pas, d'un poète après-coup. Les analyses suivantes montreront que l'idée de ce poète est, toutefois, on ne peut plus en cohérence avec la mise en scène du comportement d'Achille tel que les chants 1,9 et 16, notamment, permettent de le dégager. Les jeux sont un moment de la Colère d'Achille.

Il ne semble pas que les hommes s'attendaient à l'organisation de jeux. C'est Achille qui en prend l'initiative et paraît les improviser, non sans quelque part de provocatin, peut-on penser: ne serait-ce pas un honneur réservé à des personnages royaux qu'il offre à Patrocle? Il fait donc apporter au milieu des hommes des „prix“⁵ (263 sqq.): une femme ἀμύμονα ἔργα ἰδυῖαν et un trépied; une jument qu'on n'a pas réussi à dompter, portante; une bassine / chaudron (λέβης); deux talents d'or; une φιάλη, (un chaudron à deux anses que l'on suspend au dessus du feu pour la cuisson de l'eau). Puis il explique⁶: „Atride et vous tous les Achéens aux belles jambières, ce sont là des récompenses qui attendent des meneurs de chars dans la lice“ (272-73)⁷. Achille a donc d'abord rassemblé des „objets“ qui peuvent cons-

⁵ C'est probablement avec raison qu'Aristarque condamnait les vers 259-261: Achille présente les prix au fur et à mesure du déroulement des épreuves. Ce comportement est dans la logique de sa mise en scène improvisée. Autre particularité à retenir: seul le vainqueur d'un concours reçoit un prix. Achille en prépare un pour tous les concurrents. Ainsi mesure-t-il des valeurs. Sous les prix, ce sont autant de messages qu'il propose à l'interprétation des concurrents et des spectateurs. On notera que sans cette particularité, il ne serait pas resté de prix disponible pour Nestor après la course de char. S'il est un acteur des jeux qui a une „idée de derrière la tête“, c'est bien le poète qui les met en scène.

⁶ La formule qui décrit la prise de parole d'Achille lors de ces jeux est immuable: μῦθον ἐν Ἀργείοισιν ἔειπεν. Elle est également singulière. (cf. Richardson, 1993, au vers 271). On voudra bien prendre les remarques qui suivent pour la formulation d'une simple hypothèse, qui, pour sa confirmation, requerrait un relevé exact des emplois de μῦθος dans l'épopée. A se fonder sur une première approche, il me paraît possible d'énoncer que ce mot désigne un échange entre deux personnages du type de la conversation (au cours d'un repas, par exemple) ou, en assemblée officielle, un conseil que donne l'orateur lorsque, notamment, ce conseil est fondé sur l'interprétation d'un présage. Les propos d'un orateur qui s'adresse à l'assemblée sont des ἔπεια, paroles prononcées à voix haute, intelligible, à l'adresse de tous. Le propos que l'on adresse à l'autre dans un échange privé est un μῦθος. Un ordre donné par un geste, le message non-verbal d'un présage sont des μῦθοι. En dehors des contextes où μῦθος désigne un „conseil“, μῦθος et ἔπος s'opposent donc comme „message non-verbal“ ou „message donné à voix basse ou sur le ton de l'échange privé“ à „message à voix haute, clairement articulé, destiné à être entendu de tous“, comme „parole privée“ à „parole publique, officielle“. La formule μῦθον ἔειπε laisse-t-elle ici entendre qu'Achille ne s'adresse pas à une assemblée instituée selon les règles, sous la juridiction royale, mais qu'il improvise à chaque fois, s'adressant à un groupe qui garde son caractère de rassemblement informel? Il a le ton non de l'orateur autorisé à parler pour exprimer un point de vue à toute l'assemblée, mais celui de l'individu qui expose le contenu d'une initiative personnelle. L'emploi de la formule serait l'indice de l'usage d'une institution (l'assemblée) à des fins privées.

⁷ ἵππῃσιν τὰς ἀεθλὰ δεδωγμένα κείτ' ἐν ἀγῶνι. „Voici les prix qui attendent les meneurs de chars au concours“ traduit Mazon. Achille met en évidence ceux à qui sont destinés les objets, „des meneurs de chars“. Il répond à l'attente d'une assemblée qui se demande ce qui se passe. Il met en évidence son propos: „Ce sont les meneurs de char que ces objets, placés-là, à titre de récompenses, attendent dans la lice, „Il n'est pas impossible que l'emploi de κείτ' recèle une connotation particulière: „Mais voyons, bousculez-vous! Ne laissez pas ces objets „reposer là“. Vous n'avez donc pas compris que ce sont des récompenses qui attendent...“? La connotation n'est du moins pas étrangère à l'emploi de δεδωγμένα, au sens propre: „attendre de pied ferme“.

tituer des récompenses pour les participants à des épreuves, puis il explique la raison d'être de leur présence: qu'aurait-il besoin de le faire si les hommes avaient pu comprendre d'emblée le sens de son geste? Et ne l'auraient-ils pas compris sans explication si l'organisation d'épreuves en l'honneur de Patrocle avait effectivement été attendue? L'adresse à Agamemnon est également significative: Achille ne s'y prend pas autrement que celui qui, pour forcer une décision, pratique la politique du fait accompli: il prend à témoin l'Atride (Agamemnon) et ainsi, l'implique dans l'opération qu'il est en train de monter. Il détourne le fonction souveraine pour un usage personnel. Il agit en maître d'oeuvre.

Sans attendre l'assentiment de quiconque, il poursuit: „Ah! si seulement, nous les Achéens, c'est pour un autre (ou: pour un autre motif) que nous concourions; je ne manquerais pas alors d'emporter le premier prix dans ma tente.“ (274-75). Il explique en substance: vous savez tous que mes chevaux sont les meilleurs; malheureusement le deuil du meilleur des cochers les cloue sur place; je suis contraint à l'inaction; que d'autres donc se préparent pour le concours. Le ton de la provocation, je crois, est donné: il l'est d'abord dans l'allusion que glisse Achille sous l'hypothèse qu'il formule: τὰ πρῶτα λαβὼν κλισίῃνδε φεροίμην. Il emporterait dans sa baraque le premier prix qu'il „aurait reçu“, en récompense pour la valeur de ses chevaux; ce prix, il ne l'aurait pas „arraché par la violence“. Lorsque Agamemnon réclamait un *geras* de compensation, il expliquait: si vous les Achéens ne m'en donnez pas un, ἐγὼ δὲ κεν αὐτὸς ἔλωμαι (1, 137); plus loin il précisait sa menace à l'encontre d'Achille: ἐγὼ δὲ κ' ἄγω Βρισηίδα καλλιπάρηον / αὐτὸς ἰὼν κλισίῃνδε. Au moment d'enlever Briséis, l'insistance sur la violence de l'acte est marquée: χειρὸς ἐλόντ' ἀγέμεν est-il ordonné aux hérauts / ἐγὼ δὲ κεν αὐτὸς ἔλωμαι. (323, 324). Si alors Agamemnon était prêt à aller lui-même „s'emparer de“ Briséis, Achille, lui, est condamné à l'inaction par le deuil de ses chevaux (μενέω⁸). Il est un deuil qui ne clouerait pas ses chevaux sur place et qui ne l'empêcherait pas de concourir, ce pourrait

⁸ La forme verbale μενέω apparaît cinq fois dans l'*Iliade*, une fois dans la bouche de Diomède (11, 317: Claude Poux me rappelle obligeamment cet exemple que j'avais omis), trois fois dans la bouche d'Achille, une fois dans celle de Zeus. Après le départ de Patrocle, Achille invoque Zeus pour qu'il le secoure: ἐγὼ μενέω νηῶν ἐν ἄγωνι (16, 239). „Moi, je resterai (j'attendrai) dans l'espace où sont rassemblés les navires“ dit-il; fais que Patrocle repousse les Troyens et revienne sain et sauf.“ Le poète précise à la suite de cette prière: Zeus lui accorda l'un, mais pas l'autre. Or cette invocation du chant 16 est indissociable de la réponse d'Achille à Phoenix à la fin de sa supplication: „J'ai à l'esprit d'être honoré par Zeus d'une part qui me retiendra auprès des navires recourbés aussi longtemps que le souffle restera en ma poitrine.“ Rester dans l'espace des navires signifie, pour Achille, marquer les limites de sa revendication. Achille envoie Patrocle au combat dans l'attente de cette part d'honneur qui doit lui venir de Zeus. Qu'on juge donc de sa déception lorsqu'il apprendra le résultat de l'opération! Zeus se moque de lui.

bien être celui d'Agamemnon lui-même. L'allusion à des jeux organisés „pour un autre“ est non seulement inélégante, elle est une provocation. Achille avait à l'esprit une cible précise. Certes Patrocle n'est pas un personnage royal: les jeux en son honneur tiendront lieu de jeux en l'honneur d'un autre qui, mieux que lui, aurait mérité la mort pour l'abus qu'il a commis.

Tel est donc le thème de lecture que je propose: Achille fait célébrer des jeux par provocation à l'égard de ceux qu'il considère responsables de la mort de Patrocle tout en adressant à Zeus une demande d'explication. Si l'occasion se présente d'un outrage, il ne la manquera pas. J'ai bien conscience qu'une telle lecture heurte de front l'interprétation conventionnelle des jeux, que l'on considère comme un moment de détente et de réconciliation définitive entre Achille et Agamemnon. Je n'en peux mais si le texte m'invite plutôt à y voir une forme de mascarade. Qu'on y réfléchisse: que faut-il penser d'un personnage qui, au moment de proposer un concours, avec une sorte de moue de dédain pour ses pairs, explique: profitez de l'occasion d'entrer en lice pour tenter d'emporter une victoire qui, en temps normal, ne pourrait pas échapper à mes chevaux? Qu'on le note également: ce qui empêche Achille de concourir, ce n'est pas son

19, 308: aux anciens qui le prient de prendre de la nourriture, Achille répond: „Ne m'invitez pas à prendre de la nourriture. (Avant de le faire), δύντα δ' ἔς ἡέλιον μινέω, „je resterai ferme jusqu'au coucher du soleil.“ Achille résistera au désir de se rassasier aussi longtemps qu'il n'aura pas vengé Patrocle en tuant Hector, aussi longtemps qu'il n'aura pas accordé à son ami la satisfaction du sang d'Hector. La seconde attente est symétrique de la première. Dans le premier cas, la colère provoquée par l'enlèvement de Briséis amène Achille à réclamer auprès de Zeus satisfaction. Il n'obtient pas du dieu la satisfaction qu'il espérait; au contraire, par une sorte d'ironie de mauvais goût, Zeus n'empêche pas la mort de Patrocle. Cette mort le remplit d'une fureur nouvelle que seul pourra satisfaire le sang répandu. Ce qu'Achille refuse, c'est l'apaisement de sa colère, dont Zeus, désormais, est la cible lointaine. Son refus de se nourrir est un défi qu'il adresse au souverain des dieux. Avant que le verbe, employé à la première personne, ne réapparaisse dans la bouche d'Achille, dans le contexte des jeux, donc, Zeus, ayant convoqué les dieux, les autorise à participer au combat; auparavant, il précisait: „ἐγὼ μινέω πτνχὶ Οὐλύμπιοι / ἡμενος“ (20, 22–23). „Quant à moi, j'attendrai, assis dans un pli de l'Olympe“. Achille „attendait de voir“ jusqu'à ce qu'il ait obtenu satisfaction qui lui agré; maintenant qu'il est engagé dans la bataille, non sans arrière-pensée à l'adresse de Zeus, justement, c'est ce dernier qui, désormais, „attend de voir“ pour surprendre son interlocuteur par un nouveau de ses tours. Enfin, avant la course de chavaux, Achille explique : „mes chevaux sont en deuil de leur cocher“. La satisfaction du concours leur est interdite. „Eh bien, moi, j'attendrai, ainsi que mes chevaux.“ Achille est encore dans l'état de celui qui réclame satisfaction, jette un défi et „attend de voir“. A l'organisation par Zeus d'un duel, entre Achille et Hector, en forme de concours auquel les dieux participent, formant ainsi cinq combats réalisés ou potentiels (Héphaïstos contre le Xanthe, Athéna contre Arès et Aphrodite, Héra contre Artémis; Poséïdon contre Apollon, Hermès contre Léo; du point de vue divin, la guerre est un ἀγών), répondent les jeux qu'Achille organise comme un défi, auxquels il assistera, „attendait de voir“ ce qui se passera. Mais en retrait de tout cela se tient le souverain des dieux, avec son idée de derrière la tête; il s'amuse du spectacle des querelles entre ceux qui ne savent pas. Pour le souverain des dieux, le monde est un jeu.

deuil, mais le deuil de ses chevaux, privés de leur cocher! Il ne participe pas au concours parce que lui manque le *conducteur* de ses chevaux. Il lui manque par la faute des rois („conseillers“ et „preneur de décision“) dans le camp achéen. Tel est le raisonnement implicite que fait Achille. J'aurai l'occasion de montrer que, et les issues des épreuves dans la mesure où elles constituent un verdict divin, et les propos de Nestor dans sa réponse aux reproches implicites que lui fait Achille, constituent un retournement de ce raisonnement: Achille est le premier responsable de la mort de Patrocle parce que, au moment où il l'a envoyé au combat, lui le guerrier, disposant de la capacité de μάστιγι κελεύειν, de „donner du fouet“, n'était pas aux côtés de celui dont la fonction était d'ἡγῆμονεύειν, de le „guider“ (et non de se battre à sa place).

Voici donc lancée l'épreuve de la course: Diomède et Eumèle y participent, chacun avec des chevaux de qualité divine: Les uns ont été engandrés par Borée; les autres ont reçu les soins d'Apollon, lorsqu'il était au service d'Admète, le père d'Eumèle. Disons que les autres attelages ne pourront jouer qu'un rôle de figurant.

Le poète focalise les péripéties de la course successivement sur trois couples : sur les deux conducteurs des attelages les plus rapides, puis sur la lutte qui oppose Antiloque à Ménélas, enfin, avant de décrire l'arrivée, il nous offre un aperçu sur le public en évoquant la dispute qui oppose deux spectateurs, Idoménée et Ajax fils d'Oïlée.

Pour le premier couple: les coursiers d'Eumèle sont les plus rapides; Diomède le talonne de près. Pour favoriser les chevaux dont il a eu soin, Apollon provoque une maladresse de Diomède: le fouet lui échappe d'entre les mains. Athéna vient à la rescousse, restitue à son protégé un fouet, provoque le bris du joug du char d'Eumèle. La victoire ne dépendra pas de la valeur intrinsèque des chevaux (la victoire qu'Achille s'arrogeait à l'avance s'il avait pu concourir était pure prétention de sa part), mais d'un rapport de force dans le monde divin. Athéna rétablit d'abord un déséquilibre, puis elle intervient de manière décisive en provoquant un accident. Ce ne sera pas le favori d'Achille qui vaincra, mais justement celui qui a compensé, partiellement, certes, son absence. La course de char répète l'organisation du combat entre Achille et Hector: la victoire du premier a été favorisée par Athéna, intervenue avec l'autorisation de Zeus, parce que cette victoire était dans l'ordre des choses. Au dernier moment, Apollon avait dû renoncer à soutenir Hector. Ainsi en est-il dans la course de char et il est probable que le poète n'y fait jouer un rôle à deux divinités, Athéna et Apollon, que pour rappeler à l'auditeur les lignes de force d'une organisation de sens. Seulement, dans la course de char, qui met en scène des oppositions internes au monde

achéen, le bénéficiaire de l'intervention divine a changé: Achille proposait, les dieux disposent, en faveur d'un guerrier dont le comportement diffère du sien⁹.

A l'arrière, Antiloque, par une manoeuvre dangereuse, force le passage pour devancer les chevaux de Ménélas. Nous aurons à revenir en temps opportun sur les conséquences du geste, fondé sur une leçon qu'Antiloque a cru devoir tirer des conseils que son père lui a donnés. Les chevaux sont éloignés du public; on ne peut encore identifier avec certitude qui est en tête. Idoménée croit reconnaître l'attelage de Diomède; Ajax, fils d'Oilée, conteste la pertinence de son point de vue. Idoménée propose un pari (l'enjeu en pourrait être un trépied ou un chaudron) dont Agamemnon serait l'arbitre. Achille fait alors cesser leur querelle et leur demande d'attendre sagement le verdict de l'épreuve, comme il demandait à Agamemnon d'attendre la chute de Troie pour obtenir un *geras* de compensation. S'agit-il, de sa part, d'un acte de bienveillance par lequel il manifesterait désormais son ascendant sur sa fougue et son tempérament emporté? Certes Achille fait ici preuve apparemment de bon sens: si cela n'avait pas été le cas, cependant, il lui aurait fallu voir Agamemnon jouer un rôle, de roi-juge, qui pouvait l'obliger à reconnaître une compétence sur laquelle il préfère encore ne rien savoir. Voilà l'hypothèse que nous pouvons formuler sur les motivations, en profondeur, de son intervention. Hypothèse? Simple insinuation, gratuite, se récriera-t-on. Poursuivons cependant la lecture de l'épisode. Qu'y découvrons-nous? Deux scènes de „jugement“ on si l'on veut, d'„arbitrage“, dont la première met en cause le bien fondé du jugement d'Achille. Idoménée proposait un arbitrage; Achille fait taire la querelle et rend donc l'arbitrage proposé caduc. Ironie de poète: ce ne sera pas un mais deux arbitrages que j'offrirai à examiner à votre sagacité.

Diomède survient bientôt en vainqueur. Sthénélos, son compagnon, ne perd pas son temps, ἄλλ' ἐσσυμένως λάβ' ἄεθλον (511). Que signifie cette hâte? Craignait-il donc qu'il y ait quelque contestation sur

⁹ L'*Iliade* associe systématiquement Diomède à Ulysse pour illustrer, à travers cette association, un modèle de comportement guerrier, celui de la *collaboration* (telle est la leçon essentielle de la *Doloneie*). Articulation de la force généreuse et de l'intelligence: par là se manifeste une qualité athénaique. L'association de ce thème à la course de char ne pouvait être réalisée que de manière indirecte, puisque, dans ce concours, l'homme est seul pour conduire l'attelage: cela se fera, dans le récit de Nestor, par l'évocation d'un couple étrange, les Aktorions, êtres indissociables et donc autorisés à concourir ensemble; ils l'emportent grâce à leur collaboration: l'un donne du fouet, l'autre conduit. (Pour cette victoire des Aktorions et le sens du récit qui en est fait, voir, l'analyse, plus loin, de la réponse de Nestor au don qu'Achille lui fait. On voudra bien me permettre d'anticiper l'explication sur un point: le récit de Nestor, dans ce récit, le statut singulier des Aktorions, deux êtres inséparables, deux frères siamois probablement, étaient nécessaires pour éclairer une problématique sous-jacente à l'ensemble de l'épisode, précisément celle de la collaboration).

le prix? Les autres concurrents arrivent, Eumèle le dernier. Achille commente: „Λοῖσθος ἀνὴρ ὤριστος ἐλάυνει...” (536)¹⁰. L'arbitre et juge ce ne sera pas Agamemnon, mais lui, Achille, qui sait mieux que le verdict des faits: „celui qui arrive le dernier, c'est le meilleur“. En compensation, il concède le premier prix à Diomède (il lui aurait été difficile de faire autrement, puisque Sthénélos s'est hâté de l'emporter) mais propose que le second soit accordé à Eumèle. Son jugement provoque en conséquence la protestation d'Antiloque qui prétend avoir gagné ce prix par son mérite (534-565). Si Eumèle, précise-t-il, et telle est la leçon qui importe, *avait su compter avec les dieux, il ne lui serait pas arrivé malheur*. La protestation d'Antiloque ressemble fort à celle d'Achille lors de son affrontement avec Agamemnon¹¹. D'où le sourire d'Achille (l'unique! note Richardson aux vers 555-6): sans doute se souvient-il de son conflit, de sa propre position d'alors, qui est celle d'Antiloque maintenant, le risque donc où il se trouve de commettre le même abus que le roi, par laderie et par attribution arbitraire d'une valeur. Au moment où il se voit pris en défaut, il a déjà envisagé la solution qui lui permettra de réparer son faux pas avec élégance et à son avantage. Par son sourire, Achille manifeste que, lui, n'est pas susceptible d'être pris au même piège que le roi et qu'il saura manifester la supériorité de sa générosité: Eumèle aura un don royal, l'armure enlevée à Astéropée juste avant le combat contre Hector¹².

¹⁰ Est-il exclu qu'il y ait ironie de poète à l'adresse de son personnage. „Λοῖσθος ἀνὴρ ὤριστος ἐλάυνει“ dit Achille à propos d'un concurrent dont le poète vient de décrire l'arrivée (533): ἔλκων ἄρματα καλὰ ἐλάυνων πρόσσοθεν ἵππους. „tirant son char, poussant ses chevaux“. Non, il n'est pas tout à fait le demier, puisqu'il devance son char!

¹¹ Cf. N. Richardson (1993) p. 228, aux vers 543-54.

¹² La confrontation avec Astéropée est racontée juste avant le combat avec le Skamandre. Le Xanthos (nom du fleuve dans la langue des dieux) lui donne l'énergie d'affronter Achille, qui, le voyant venir, lui demande qui il est. „Je suis issu d'Axiros, un fleuve“ lui dit-il. Astéropée jette une lance qui rebondit contre le bouclier; avec une autre, il effleure le coude droit qu'elle égratigne. Achille le manque de sa lance, le tue ensuite avec une épée courte. Puis il dépouille le cadavre et se vante de ses origines: il est difficile, même à un descendant d'un fleuve, de combattre un enfant de Zeus. Je suis issu de Pélée, le fils d'Eaque, qui était issu de Zeus. Zeus est plus fort que les fleuves; il l'emporte même sur Okéanos, d'où sont issus toute la mer, tous fleuves. toutes sources“ (21, 184-199). La suite du combat avec le Skamandre remettra la prétention d'Achille à sa juste place. Alors la puissance de Zeus, qu'il s'arroe, ne le protégera pas du fleuve qui menace de l'emporter. L'organisation du récit laisse douter qu'Achille l'ait emporté „parce qu'il descend de Zeus.“ Son propos, en outre, paraît receler un difficulté: parmi les descendants d'Océan, il en est qu'Achille se garde de citer, ce sont les Néréides, parmi lesquelles se trouve sa mère. Par sa mère, immortelle, il descend, à la quatrième génération, d'Okéanos; de la descendance, il est le premier mortel. Par son père, il descend, à la quatrième génération également, de Zeus. Mais par son père et son grand-père, il appartient à une lignée mortelle. Il se pourrait donc bien qu'Achille évoque son appartenance au lignage de Zeus par une sorte de provocation teintée de sarcasme. Le fils, mortel, de la petite-fille, immortelle,

Tout risque de conflit n'est pas encore écarté. Antiloque qui réclamait pour lui le second prix comme marque de son mérite se le voit contester par Ménélas. Celui-ci l'accuse de l'avoir emporté sur lui par une manœuvre dangereuse qui l'a empêché de faire valoir ses propres qualités. Ainsi a-t-il porté atteinte à son honneur. En conséquence, Antiloque n'emportera le prix que s'il prête serment, par Poséidon, qu'il n'a pas fait obstacle par une ruse délibérée. Aussitôt le fils de Nestor fait amende honorable, invoquant les défauts de sa jeunesse: la vivacité l'entraîne à des décisions trop promptes, qui ne laissent pas le temps de réfléchir à toutes leurs conséquences, positives ou négatives. Il cède donc le second prix à son aîné. Satisfait, celui-ci le lui concède définitivement: il ne veut pas oublier tout ce qu'il a souffert, avec son père, pour lui; il ne veut pas se montrer sourd à son imploration; il le fait également pour que les hommes présents reconnaissent qu'il ne se laisse pas aller à un emportement obstiné. Il prendra le troisième prix.

L'enchaînement des épisodes ne laisse pas d'être ironique. C'est Achille d'abord qui, pour rétablir ce qui est à ses yeux la hiérarchie des valeurs, lèse son ami et provoque de sa part une réaction indignée. Le mal est réparable; Achille comprend son erreur; il se ravise et fait preuve de générosité, non sans savourer intérieurement son triomphe. Il ne manque pas l'occasion de donner une leçon de générosité. Retourner ironique: le mérite d'Antiloque paraît entaché, la valeur qu'il s'arrogeait pourrait bien être frauduleuse. La satisfaction que lui accordait Achille n'était pas dénuée de naïveté. Ménélas proteste et propose lui-même une procédure pour lever tout doute sur la qualité de la victoire d'Antiloque sur lui. La procédure est efficace et permet la liquidation de la querelle à la satisfaction de toutes les parties: Antiloque a reçu une leçon de savoir-vivre qu'il n'oubliera pas à l'avenir. Ménélas, lui, offre une double leçon de savoir-faire quand il s'agit d'apaiser une querelle. Il remplit correctement son rôle de „roi“, mûri par l'âge et l'expérience, ayant appris qu'il est important de savoir mettre un frein à ses revendications; avoir réussi à amener un jeune à faire retour sur lui-même est la meilleure satisfaction qu'il pouvait obtenir. La leçon vaut bien une jument „indomptée“ portant une mule ou un mulet, sans doute.

À l'arrière-plan du couple Antiloque-Ménélas se détache un autre couple, Achille-Agamemnon; la relation des deux hommes durant l'épreuve de la course de char condense les traits de l'oppositon qui domine l'ensemble du poème, celle entre le guerrier et le roi. Les deux concurrents risquent d'être entraînés dans un conflit; celui-ci est immédiatement suspendu grâce au savoir-faire royal de Ménélas

d'Okéanos, l'a emporté sur un arrière petit-fils d'Okéanos (par Axios et Pélégonos!) grâce à son appartenance à un lignage, remontant à Zeus du côté paternel, mais qui fait de lui un mortel. Le don de l'armure d'Astérope à Eumèle est dans la logique d'un tel défi: à celui qu'il considère comme „le meilleur“, il donne un objet dont il a imputé la conquête à la puissance du dieu „le plus élevé et le meilleur.“

(la procédure de jugement qu'il a proposée a été efficace), grâce également à sa mesure, au sens de ce qu'il doit à ses alliés; du côté d'Antiloque, sa capacité à faire retour sur soi et à reconnaître le défaut de jeunesse dont il a été victime, la promptitude qu'il manifeste à „se corriger“ sont des conditions nécessaires à l'apaisement. Ménélas s'oppose à Agamemnon comme Antiloque à Achille. En contraste à l'élégance de la réconciliation entre Ménélas et Antiloque, la générosité d'Achille pour rattraper la „bêvue“ qu'il a commise paraît bien tapageuse. En donnant l'armure d'Astéropée, il ne résistait pas au désir d'attirer l'attention de tous sur sa propre valeur: je donne au „meilleur“ le signe de ma propre supériorité (par association, l'armure d'Astéropée évoquant la victoire sur Hector). Il se faisait doublement valoir.

Il reste sur scène une *φιάλη*, le cinquième prix, laissé vacant. Achille va parmi les hommes pour le porter à Nestor. Selon le propos primitif d'Achille, il aurait dû revenir à Mérion; s'il n'avait protesté, Antiloque, lui, aurait obtenu un objet équivalent, mais d'une plus grande valeur, la *λέβης*!

Une remarque s'impose: c'est donc la protestation d'Antiloque qui a libéré le cinquième prix. Achille n'avait pas spécialement prévu de gratification pour Nestor. Il use simplement d'une opportunité en lui faisant don du „chaudron“. On peut déjà se demander si c'est vraiment honorer quelqu'un que de lui offrir un prix laissé pour compte. Achille n'a-t-il d'ailleurs pas voulu éviter qu'il ne revienne à l'un des concurrents, estimant qu'Eumèle méritait mieux que cela? Ce cadeau offert à Nestor a quelque chose de suspect. Les propos d'Achille seraient-ils de sens plus honorable?

„Tiens donc! dit-il à Nestor. Que grâce à cet objet tu aies, toi aussi, un bien à conserver dans ton trésor, qui te soit un monument des funérailles de Patrocle. C'est que lui-même, tu ne le verras plus parmi les Argiens. Je te donne cette récompense comme ça. Ni tu ne combattras avec les poings, ni ne le feras à la lutte, ni tu ne lanceras le javelot, ni ne te risqueras à courir. Car, désormais, la vieillesse pénible te harcèle, qui t'incline à terre.“ (618–624)

Quel est le ton du propos, quel son argument? Sans le don du chaudron, il manquerait quelque chose à Nestor; il serait dommage qu'il n'ait pas, *lui aussi*, un objet concret qui lui tienne mémoire des funérailles de Patrocle, qui soit comme la stèle d'un tombeau¹³. Or les assauts que lui fait subir la vieillesse sont une épreuve suffisante pour l'épuiser: il est exclu qu'il envisage ne serait-ce que de participer à un concours pour recueillir un souvenir des circonstances présentes. Il

¹³ Cet objet est une *φιάλη*, de la même sorte que celui dans lequel ont été déposés les os de Patrocle (v. 243). Si l'on ajoute que le mot n'apparaît que dans cet épisode, comme nous le fait remarquer Richardson dans son commentaire, il paraît difficile de ne pas voir dans son usage une intention poétique.

ne peut donc pas même prétendre à un *dernier* prix. En revanche, il lui faut avoir quelque chose qui lui rappelle Patrocle, qu'il ne verra plus au milieu des Argiens. Achille sait bien que la dernière fois que Nestor a vu Patrocle, ce fut quand il l'a envoyé depuis son camp „au milieu des Argiens“. C'est au retour de cette visite que son ami, l'implorant, l'a convaincu de lui céder ses armes. Il ne lui est pas difficile de soupçonner, et cela d'autant plus que Patrocle n'est pas revenu immédiatement auprès de lui, qu'il a été poussé à faire sa demande par Nestor. „Prends donc cet objet, lui laisse-t-il entendre, qui te rappellera mon ami, de la disparition de qui tu es la cause indirecte. Qui t'empêchera d'oublier le rôle que tu as joué dans sa mort. Je te donne ceci à titre de récompense, sans que tu aies d'autres efforts à fournir. Tu as déjà assez à faire à te débattre avec la vieillesse.“ Ce qu'Achille donne à Nestor est un ἄθλον, „une récompense“; sans qu'il ait d'autres efforts à fournir, il le lui donne „comme ça“, en paiement donc d'un „exploit“ qu'il a déjà accompli. De quoi Nestor doit-il être récompensé sinon pour „l'excellence des conseils“ qu'il a dû donner à Patrocle et qui ont conduit ce dernier à sa mort?

Tel est je crois, le ton des propos qu'Achille adresse à Nestor, si l'on veut bien entendre, en eux, l'ironie d'un remerciement. L'ironie par antiphrase, consistant à faire entendre, au destinataire, le contraire du sens manifeste que véhiculent les propos, doit être soupçonnée par le lecteur pour être perçue. On n'échappe pas, à son propos, au cercle de l'interprétation. Il reste toutefois que l'ironie est décelable à des indices parsemés sur le plan du signifiant. L'indice essentiel est, pour moi, le „style“ du cadeau qu'Achille fait à Nestor: dernier prix laissé pour compte, improvisation, traversée ostentatoire des rangs (616–617). Il en est d'autres qui tiennent au langage: le ton familier (Τῆ νῦν: „Tiens donc!“), la contradiction interne d'une formule („une récompense „comme ça“, censée ne récompenser aucun mérite; la gratuité d'un geste intéressé), l'allusion (par l'usage du détail apparemment superflu, aberrant: „tu ne verras plus Patrocle *au milieu des Argiens*“), le raisonnement implicite dans l'explication qu'Achille donne pour justifier son geste (la vieillesse entrave Nestor dans sa capacité d'accomplir des exploits; elle a fait de lui un simple „parleur“).

Si, pour nous, lecteurs de l'*Iliade*, l'ironie par antiphrase n'est pas immédiatement perceptible, il me semble que Nestor, lui, l'a bien entendue et qu'il peut nous servir de guide dans son écoute. L'ironie ne le désarme pas: lui aussi en est capable; mais elle est d'un autre qualité, sans amertume. Le vieillard feint de n'avoir pas entendu le sarcasme en approuvant, apparemment, les propos d'Achille: „Ναὶ δὴ ταῦτά γε πάντα, τέκος, κατὰ μοῖραν ἔειπες“ (626). „Oui, justement, mon enfant, sur cela *du moins*, tout ce que tu as dit est bien dit et conforme aux partages“. La réponse de Nestor comporte

une restriction; il approuve ce qu'Achille a dit en dernier (ταῦτά γε), son âge qui l'empêche de concourir; il le fait avec humour, en insistant sur la différence d'âge qui l'oppose à son interlocuteur et en laissant entendre, en même temps, que les propos proférés ne sont peut-être pas dénués de puérilité (τέκος, „mon enfant“); ils sont le reflet d'un point de vue, celui d'une jeunesse puérile, sur le grand âge; enfin, il fait preuve d'esprit, en jouant de l'ambiguïté d'une formule („tu parles bien“: „tu dis ce qui est conforme aux partages“ -tu dis ce qu'il en est de la vieillesse / tu parles de la vieillesse comme en parlent les enfants!). Nestor d'enchaîner pour confirmer, ironiquement encore, la pertinence des propos d'Achille: s'il était jeune, en effet, non seulement il concourrait, mais il se pourrait bien qu'il gagne. Autrefois, aux jeux organisés en l'honneur d'Amaryncée, il avait gagné tous les concours, sauf... la course de char, où les Actorions l'avaient emporté. Ils couraient à deux sur le même char: ὁ μὲν ἔμπεδον ἥνιόχευεν, / ἔμπεδον ἥνιόχευ' ὁ δ' ἄρα μάστιγι κέλευεν: „l'un fouettait les chevaux pendant que l'autre conduisait, je dis bien¹⁴, n'avait qu'à conduire!“ (641-42); Tel donc il était autrefois. Il laisse désormais les jeux aux jeunes. Il lui convient d'obéir à la vieillesse. Ἀλλ' ἴθι καὶ σὸν ἑταῖρον ἀέθλοισι¹⁵ κτερέιζε (646). Mais allons, rends les honneurs funèbres à *ton compagnon aussi* par des récompenses. Pour moi, je reçois d'un esprit bienveillant ce prix que tu me donnes; mon coeur se réjouit de ce que, par moi, toujours tu te

¹⁴ La répétition de la formule a fonction d'insistance. Elle attire l'attention du locuteur. Plutôt que de la traduire par „je dis bien“, on pourrait proposer: „tu m'entends bien“. Il n'est pas impossible que dans la répétition, il y ait une forme d'humour: Nestor se conforme au rôle du vieillard; il rabâche.

¹⁵ Etant donné l'emploi de τοῦτο, un pronom à valeur d'anaphore et non du déictique τὸδε, dans le vers suivant, ἀέθλοισι est un neutre et désigne donc „des récompenses“ et non „des jeux“ (Inclinant plutôt dans ce sens, Richardson (1993), au vers 646). Ensuite la formule habituelle pour désigner les honneurs funèbres que l'on rend par des offrandes sacrificielles se lit κτερεα κτερέω, le complément étant un accusatif d'objet interne, équivalent d'un instrumental. La formule de Nestor est construite par substitution d'un terme, qui comporte la notion de „présent“, „cadeau“ (donné à titre de récompense pour l'accomplissement d'un exploit) à un autre terme, appartenant au même champ lexical du „cadeau“ (pour un mort). Après les offrandes funèbres, Achille doit encore honorer son ami d'une récompense pour l'épreuve à laquelle il l'a fait participer comme pion qu'il avançait pour obtenir satisfaction dans sa revendication, j'y insiste, auprès de Zeus. Enfin, Nestor reprend un propos d'Achille: „aie *toi aussi* un objet à mettre au nombre de tes trésors“. Il lui retourne le propos: „rends les honneurs funèbres à *ton compagnon aussi par des récompenses*“. Comment, à la lecture de ce vers, ne peut-on pas entendre le reproche implicite que Nestor fait à Achille et le jugement qu'il porte sur les jeux: ils n'honorent pas Patrocle par de *vraies récompenses*? J'estime que la traduction de P. Mazon, „Mais va, rends hommage par des jeux à ton ami“ dénote une mésintelligence de ce qui est en jeu, induite par l'interprétation conventionnelle de tout l'épisode. Significativement, dans sa traduction, Mazon a dû laisser tomber la traduction de καί. La traduction „Mais va, rends hommage par des jeux à ton ami *aussi*“ était en effet impossible. Une telle formule aurait été logiquement à sa place avant que les jeux n'aient commencé et dans un débat sur leur opportunité.

souviens d'un ami dévoué¹⁶ et que tu n'oublies pas l'honneur qui me revient parmi les Achéens. Puissent les dieux te rendre, en échange de cela, la reconnaissance qui satisfasse ton désir."

Nestor relève ce qui lui a été dit dans un ordre régressif: après les propos sur la vieillesse, il reprend le thème du prix qui lui est accordé. Parmi ceux qui ne concourront pas, il n'est pas le seul qui doit être honoré d'un prix: le mort doit l'être aussi. Nestor suggère à Achille que Patrocle attend encore les récompenses qui lui reviennent pour l'épreuve à laquelle il a participé, la reconnaissance qui lui est due. Après la célébration des funérailles, pendant celle des jeux, l'affirmation est paradoxale. C'est que Nestor a compris que, ni par l'une ni par l'autre cérémonie, Achille n'honore véritablement la mort de Patrocle. C'est au contraire le scandale que son ami soit mort *pour d'autres* qu'il s'ingénie à signifier. Il lui reste, pour accepter cette mort, à reconnaître que Patrocle a payé pour son refus de toute composition, que s'il est mort pour quelqu'un, c'est *pour lui*. Il lui reste donc à accueillir d'un cœur sincère le prix de la réparation qu'on lui a offert. (Ce sera le cas quand il aura accepté de rendre à Priam le corps de son fils; il promet alors à Patrocle de l'honorer des dons de Priam, 24 594-95; son union avec Briséis, 24 676, ne signifie-t-elle pas qu'après ce geste, il renoue définitivement des liens avec l'humanité?) Enfin, Nestor lui laisse entendre qu'il a compris le sens que son généreux donateur confère au cadeau qu'il lui fait et retourne le reproche implicite en compliment: Achille touche juste quand il le récompense pour le conseil qu'il a donné à Patrocle; ainsi sait-il lui reconnaître le titre de gloire pour lequel les Achéens lui doivent honneur et estime. Le conseil qu'il a donné à Patrocle de se revêtir des armes de son compagnon a en effet conditionné le salut de tous, et le sien.

Le poète donne le propos que Nestor adresse à Achille comme un αἴvoγ (652): propos autorisé qui invite l'auditeur à comprendre, à travers un sous-entendu qui lui est spécialement adressé, les compo-

¹⁶ χαίρει δέ μοι ἦτορ / ὥς μεν αἰεὶ μέμνησαι ἐνὲός ... 646 / 647. Selon la suggestion de Chantraine / Goube, on peut considérer ἐνὲός comme un attribut de μεν, "Je me réjouis que toujours tu te souviennes de moi comme d'un ami dévoué." Une telle construction s'imposerait si le verbe était au présent: Nestor dirait alors: "Ja me réjouis que tu fasses mention de moi comme d'un ami dévoué". Etant donné le parfait, je crois que la pointe de la formule n'est pas là. Achille ne se souvient pas de Nestor, mais "à partir de lui" il se souvient d'un ami dévoué. Le génitif a ici une valeur ablative de provenance. Par cette formule, Nestor, encore, répond à un autre des propos d'Achille pour retourner son sens: οὐ γὰρ ἔτ' αὐτὸν / ὄψῃ ἐν Ἀργείοισι... "tu ne le verras *plus lui-même* au milieu des Argiens." A l'affirmation "tu ne le verras plus" s'oppose "tu te souviens toujours" (= chaque fois que Nestor s'offre aux yeux d'Achille). Lorsqu'Achille porte les yeux sur Nestor, il ne peut s'empêcher de penser à Patrocle, parce que le dernier Argien qu'il a vu de près, croit-il, c'est lui. D'où la formule qu'il lui adresse quand il lui offre le chaudron: "aie toi aussi un souvenir de Patrocle", comme moi j'en ai un de lui quand je te vois. Ainsi je suggère de comprendre μεν μέμνησαι dans le sens de: "à partir de moi tu évoques le souvenir" d'un ami dévoué.

santes de la norme d'un groupe ou d'une société¹⁷. Un propos ironique est en soi un *ainos* inversé: sous le compliment, il fait entendre le reproche, voire l'insulte. La réponse de Nestor est, de ce point de vue, l'*ainos d'un ainos*, le retournement, sur le ton de l'ironie douce-amère, du sarcasme. Mais là encore, pour que le retournement ironique soit perçu, des marques doivent être disséminées dans le propos, qui alertent l'esprit de l'auditeur. Sans doute Nestor rapporte-t-il ses exploits passés pour, d'une part, confirmer ironiquement le propos d'Achille, mais aussi, d'autre part, parce qu'un détail du récit renferme la pointe de son propos. Aux jeux d'Amaryncée, il n'a été vaincu qu'à la course de char. Eumèle a perdu la course présente parce que, selon ce qu'Antiloque a laissé entendre, il n'a compté que sur ses propres forces. Les Actorions ont gagné contre Nestor parce qu'ils étaient deux; l'un, et Nestor insiste sur ce point, „n'avait qu'à conduire“; un autre donnait du fouet. Insister sur un détail d'un propos, c'est attirer l'attention sur le sens dont le propos est chargé à l'adresse du destinataire: si Patrocle avait eu quelqu'un à côté de lui qui ait su μάστιγι κελεύειν -et non pas simplement donner des conseils en s'abstenant d'agir-, il n'aurait eu lui aussi qu'à „conduire les chevaux“. Et le couple serait revenu, vainqueur, du combat. Si lui, Nestor, a donné des conseils, mais s'est abstenu d'agir, c'est que l'âge lui interdisait de le faire. Il n'en va de même pour d'autres. Ce n'était pas le rôle d'Achille d'inciter au combat, mais de combattre. Patrocle est mort parce qu'Achille a inversé une relation, parce qu'il s'est cru capable de „donner des ordres“ quand il devait les recevoir. „Mon coeur se réjouit, ajoutait Nestor, (64-648) ὥς μιν αἶψά μιν ἔμνησαι ἐν-ἡέρος“. L'adjectif ἐνῆρος, ailleurs, dans l'*Iliade*, ne s'applique qu'à Patrocle, le compagnon „bienveillant“, le soutien „dévoué“ d'Achille¹⁸. Ainsi Nestor suggère à Achille: mon coeur se réjouit que grâce à moi (à cause de moi), tu te souviennes toujours d'un (compagnon qui t'a été) dévoué“. Nestor encore une fois retourne la signification du cadeau qu'Achille lui faisait pour qu'il n'oublie pas Patrocle. Renchérissant, „je suis content, dit-il, que, moi, je te rappelle ton ami proche, ton soutien“. C'est qu'en vérité ce que Patrocle représentait pour Achille, il prétend également le représenter. Il lui veut tout autant son bien. Il adresse ainsi à Achille un message silencieux: „Aie pour moi le même attachement que pour Patrocle; si ce dernier est mort, ce n'est pas moi, mais toi qui en es la cause indirecte. Quand il est allé au combat, le compagnon qui lui manquait, c'est toi“. Achille a-t-il bien entendu? Le poète ne répond à notre demande que par une ambiguïté Achille quitte Nestor, ἐπεὶ πάντ' αἶνον ἐπέκλυε „après avoir

¹⁷ Pour cette idée que l'*ainos* est une parole autorisée à travers laquelle est énoncée la norme implicite à un groupe, destinée donc à qui est attiré à la recueillir et à la comprendre, voir Nagy (1990), *passim*.

¹⁸ Pour le sens de ἐνῆρος, voir Chantraine, *DELG*, s. v.

entendu tout le propos“ / „après avoir prêté une oreille distraite à la leçon qu'on voulait lui donner“. La suite de sa mise en scène lui occupe encore trop l'esprit.

Pour la seconde épreuve, la boxe (653 sqq.), Achille offre une mule au vainqueur et, pour le vaincu, une coupe à deux anses. Epeios est le premier à se lever, il met la main sur la mule et crie (667 sqq.): „Allons, qu'il vienne celui qui veut gagner la coupe à deux anses. Car à la boxe personne ne peut me surpasser. Je ne me vante pas d'être excellent au combat; on ne peut être instruit en tout. Mais je le dis et cela s'accomplira: celui qui m'affrontera, je lui déchirerai la peau et lui briserai les os...“ Et celui qui l'affrontera aura en effet la coupe (*depas*) à deux anses, mais qu'il sera bien incapable d'emporter lui-même. Le caractère quelque peu parodique que revêt le concours de boxe (premier prix, une mule; lot de consolation, une coupe; assurance fruste d'Epeios, son style d'Achille de la boxe, son invincibilité en effet, l'état de son adversaire au moment de recevoir le prix) a-t-il d'autre fonction que d'éclairer l'auditeur sur les sentiments qui animent Achille? S'il est un combat, semble-t-il, dont l'organisateur des jeux aurait pu faire l'économie, parce que la preuve de la valeur du meilleur n'était pas à faire, n'était-ce pas celui-là? Malheureusement, Euryale, l'adversaire d'Epeios, avait un *supporter*, Diomède, qu'il ne déplaisait sans doute pas à Achille de voir humilié, par allié interposé! Enfin on notera un trait qui n'est pas sans importance: Epeios ne prétend pas être le meilleur partout. Il avoue qu'à la guerre il n'est pas très bon. La force est un avantage à la boxe: la guerre requiert d'autres qualités. L'issue d'un combat de boxe est de l'ordre des événements que l'on peut prédire en faisant un calcul de „forces“. Il n'en va pas de même d'une course de chars, d'une course à pied, ou de la guerre: l'issue n'en dépend pas de la supériorité de la force.

Vient ensuite la lutte (700-730). Les prix en sont un trépid (dont les Achéens estiment le prix à 12 boeufs) et une femme (qui sait exécuter toutes sortes de travaux!) qui vaut quatre boeufs. Ajax et Ulysse concourent. Leur prise est si ferme qu'ils s'immobilisent totalement. Leurs forces se neutralisent. Ajax propose à Ulysse une issue: le vainqueur sera celui qui soulèvera l'autre du sol. Grâce à une „ruse“, Ulysse réussit à déséquilibrer Ajax et à le faire tomber. Stupeur du public, qui s'attendait, sans doute, à une victoire aisée d'Ajax¹⁹. En tentant de soulever Ajax, Ulysse tombe également. Les deux hommes s'apprentent à recommencer quand Achille arrête le concours et donne des prix égaux. L'issue des concours précédents et suivants laissent soupçonner la raison de l'intervention d'Achille: il voulait éviter le risque d'une défaite d'Ajax, à laquelle il s'attendait,

¹⁹ Voir Richardson (1993), au vers 728.

lui, moins que les autres²⁰. Son comportement est analogue à celui que la course de char déjà dénotait : Achille s'ingénie à effacer le verdict des faits.

Pour la course à pied (740-797), le premier prix est le cratère qui a servi à payer la rançon du fils de Priam, Lycaon, le deuxième un boeuf, le troisième un demi-talent d'or. Ajax, fils d'Oilée, Ulysse et Antiloque concourent. Ulysse talonne Ajax: au dernier tour, il invoque Athéna, qui lui délie les membres: Ajax glisse sur la bouse des boeufs (sacrifiés par Achille pour Patrocle!), gagne le second prix, un boeuf justement. Il fait rire les Achéens de sa mine souillée et déconfitte tandis que, tout en crachant bouse et boue qui lui souillent la bouche, il exprime son dépit envers Athéna. Antiloque énonce une sentence de circonstance: „On dira vraiment que les dieux favorisent les anciens. Ajax est juste mon aîné: mais l'autre, il est d'une génération antérieure; il est dans le verneur de la vieillesse. Aux Achéens il est difficile de rivaliser avec lui de vitesse, si ce n'est pas le moyen d'(un) Achille.“ Ce compliment (cet *αἴτιον*, comme le qualifie Achille, 795) lui vaut un demi-talent d'or supplémentaire. Manifestement Achille est reconnaissant à Antiloque de remettre le succès d'Ulysse à sa juste place. En plus petit, la course à pied est une répétition de la course de char: elle est remportée par un vainqueur inattendu, voire qui n'est pas désiré; la défaite du meilleur est due à un excès de confiance en sa valeur. Antiloque réussit, encore

²⁰ Le sens de l'explication que donne Achille pour justifier son „arrêt“ n'est guère transparent. *Μηκέτ' ἐρείδεσθον, μηδὲ τρίβεσθε κακοῖσι...* Pour *ἐρείδω*, Chantraine / Goube (1972, au vers 735) proposent „faire des efforts, s'acharner“. Le verbe est au duel; son sens de base, au moyen, est celui de „prendre appui“; le début du combat décrit deux hommes si étroitement fixés l'un à l'autre que le public se lasse du spectacle. Le verbe employé par Achille suggère donc une alternative de la lutte: „Il est inutile que vous continuiez à rester fixés l'un à l'autre“ comme des pièces de charpente... On n'en finirait jamais. Si la première partie de sa formule se rapporte à la première partie du combat, la seconde partie ne pourrait-elle pas évoquer la suite du combat? Ulysse réussit alors à déséquilibrer Ajax par une ruse et à lui tomber sur la poitrine. Il le soulève légèrement de terre, sans, doit-on penser, l'en détacher totalement, sinon il aurait été vainqueur. Inutile, donc, de continuer, suggère Achille, *μηδὲ τρίβεσθε κακοῖσι...* Achille a-t-il vraiment peur que les deux hommes ne soient „épuisés par la souffrance des coups qu'ils reçoivent“? L'épreuve est celle de la lutte et non celle du pugilat. L'essentiel est de s'assurer une prise sur l'adversaire pour lui faire toucher le sol des épaules, ou, comme ici, le soulever de terre. La formule employée par Achille ne fait-elle pas plutôt allusion aux mauvais coups (bien digne d'un *κακός*) qui pourraient user la résistance. Le verbe n'est pas au duel: Achille ne pense pas que les deux combattants „s'usent l'un l'autre“ mais que chacun, séparément, pourrait être „usé“ par les coups de l'autre. Le verbe est au pluriel, mais ce pluriel est-il autre chose qu'une insinuation qui refuse de se déclarer et qui invite l'auditeur à tirer lui-même les conclusions qui s'imposent. Si la résistance de l'un doit être vaincue par les mauvais coups de l'autre, est-il bien difficile de deviner d'où pourraient venir ces coups? N'en a-t-on pas vu un exemple dans la seconde partie du combat, à la façon dont Ulysse a fait tomber Ajax et lui est tombé dessus, ce faisant, le *τρίβων*, „l'écrasant“ du poids de son corps?

une fois, à obtenir une récompense inattendue par son savoir-faire. Mais au ton dramatique de la première épreuve a succédé le ton de la comédie. La chute d'Ajaks est burlesque; le dépit qu'il exprime envers Athéna fait rire; sans doute le compliment d'Antiloque était-il fondé sur un calcul. Il avait compris que le résultat de l'épreuve ne satisfaisait pas tout-à-fait Achille. L'αἴνος pour lequel Achille lui offre une récompense, pour nous, auditeurs, a un autre sens que celui que veut bien lui donner le héros vexé: l'αἴνος du fils est un compliment qui renverse celui du père; pour nous, il dit une vérité, dont nous comprenons, tel est le sous-entendu, que, décidément, Achille ne veut pas l'entendre: „Aujourd'hui, les dieux honorent les anciens“. Le mise en scène se retourne contre son auteur. Il la voulait une occasion de ridiculiser les „anciens“, elle tourne à la démonstration de leur valeur *par le divin*. Les jeux sont bien ἀγῶνες: „compétition“ et „procès“; à la revendication du plaignant, à celui qui remet en cause la position de la souveraineté humaine et divine, les dieux répondent par le verdict des faits.

Aussi, pour le dernier concours, j'entends, le lancer du javelot (884-897), Achille ne prendra-t-il aucun risque: il énoncera lui-même le verdict. Il dépose un javelot au milieu de l'assemblée et propose, pour prix, un chaudron (λάβης) de la valeur d'un boeuf²¹. Agamemnon et Mériôn se lèvent. Les particularités qui distinguent ce concours méritent, je crois, un examen détaillé.

²¹ Equivalent donc du second prix de la course à pied; de moindre valeur que celui offert pour la course de char. Considérons l'ensemble des prix, selon l'ordre des épreuves: 1-une femme ἀμύμονα ἔργα ἰδυῖαν et un trépid; une jument qui n'a pas encore été montée, portante; une bassine / chaudron (λάβης); deux talents d'or; une φιάλη, un chaudron à deux anses (que l'on suspend au dessus du feu pour la cuisson de l'eau). 2. Un mulet et une coupe à deux anses. 3. un trépid (dont les Achéens estiment le prix à 12 boeufs) et une femme (une bonne à tout faire!) qui vaut quatre boeufs. 4. Le premier prix est le cratère qui a servi à payer la rançon du fils de Priam, Lycaon; pour deuxième prix un boeuf, pour troisième un demi-talent d'or. 5 : Une λάβης de la valeur d'un boeuf et une lance. Le premier prix du cinquième concours a la valeur du second prix du quatrième. Le quatrième prix de la course de char est un poids de deux talents d'or; un boeuf vaut plus qu'un demi-talent d'or; supposons qu'il ait la valeur d'un talent. Les deux talents d'or du premier concours ont au moins pour fonction de repérer des valeurs les unes par rapport aux autres: ils nous permettent de situer la valeur de la φιάλη, du chaudron offert à Nestor: moins de deux talents, à peu près probablement, un talent, autrement dit à peu près l'équivalent d'un boeuf. Le premier prix offert à Agamemnon est l'équivalent du dernier prix de l'épreuve de char. Ils sont analogues (ce sont deux sortes de chaudron). Les diverses péripéties liées aux épreuves ont pour effet que les trois personnages royaux (Agamemnon; Ménélas dont la fonction est mise en évidence par le rôle de juge qu'il joue après la course de char; Nestor dont le rôle de conseiller, malheureux, est rappelé deux fois dans le contexte) obtiennent pour récompense une marmite / chaudron. S'agit-il là d'une note humoristique? Le tableau des valeurs suggère une autre remarque: il semble qu'Achille ait doté les épreuves en fonction de ses attentes concernant les vainqueurs potentiels: la boxe est mal dotée; entre le premier prix de la lutte et le second, la différence de valeur est importante (12 pour 4 boeufs): pour ce concours, il est

D'abord Achille se contente de déposer au milieu de l'assemblée une lance et le chaudron, sans les accompagner d'une invitation: il semble que la première fonction de la lance est d'indiquer le thème du concours, dont une „marmite“ est le prix. Le concours est lancé comme un défi. Lorsqu'Agamemnon et Mérion se sont levés, Achille adresse la parole au premier: „Ατρίδε, ἴδμεν γὰρ ὅσσον προβέβηκας ἀπάντων / ἡδ' ὅσσον δυνάμει τε καὶ ἡμασιν ἔπλευ ἄριστος“ (890-91). C'est le même verbe *προβέβηκας* qu'Achille employait avant d'envoyer Patrocle au combat à sa place, pour lui expliquer le sens profond de son ἄχος, de la douleur insupportable qui l'habitait: „Cela m'est une douleur insupportable, lui disait-il, ὁππότε δὴ τὸν ὁμοῖον ἀνὴρ ἐθέλῃσιν ἀμέρσαι / καὶ γέρας ἂψ ἀφελέσθαι, ὃ τε κρᾶται προβέβηκη „lorsqu' un homme prend l'initiative de priver un pair d'une part qui lui revient et de lui reprendre une part d'honneur, un de ces hommes que son *kratos* place en avant (des autres)“.²² L'explication d'Achille avait alors valeur généralisante : il s'en prenait à tout individu qui, en raison de sa capacité de prendre des décisions pour tous, peut se permettre de retirer à l'un de ses pairs une part d'honneur (accordée avec l'accord de toute la troupe). Il s'en prenait à la fonction royale. Il illustrait ensuite la formule de son cas particulier: voilà comment Agamemnon avait agi envers lui (16, 56-59). Dans le nouveau contexte, Achille insiste: nous savons combien „tu vas plus loin que tous“, dit-il à Agamemnon. Etant donné l'occurrence antérieure, sachant l'aptitude singulière d'Achille à „ne pas oublier“ la blessure d'honneur, il est difficile de supposer que le second emploi du verbe ne soit pas intentionnel et ne soit pas chargé d'ambiguïté: Agamemnon, moins qu'il ne surpasse tout le monde au lancer, plus que tous outrepassa la mesure, dépasse la limite de ses compétences. C'est un roi abusif. On l'aura compris depuis longtemps, le compliment est ironique. Achille a enfin trouvé l'occasion qu'il attendait, pardon pour l'expression, de „moucher“ un roi.

assez clair qu'Achille s'attendait à voir Ajax vainqueur. Pour la course à pied, la différence est peut-être encore plus forte: un cratère ayant servi à payer un fils de Priam contre un boeuf pour deuxième prix! Pour cette épreuve encore, Achille sans doute est-il déçu dans son attente: il espérait un autre vainqueur qu'Ulysse. Antiloque, assez fin pour lire sur les traits du visage d'Achille son dépit, l'a bien compris et a su comment tirer profit de la situation.

²² Le sens de *προβέβηκας* se déduit le mieux du contexte du chant 6, vers 125: Diomède et Glaucos se rencontrent à l'avant des troupes. Diomède, étonné, interpelle son adversaire: „Qui es-tu d'entre les mortels? Jamais, jusqu'à présent, je ne t'ai vu dans la mêlée. Mais voici que maintenant, par ton audace, tu t'es placé en avant de tous, et de loin!“ Employé avec un complément au datif, le verbe désigne ce mouvement par lequel un individu, fort de „son audace“ ou de sa „position de souveraineté“, de sa „précellence“, se détache d'un ensemble pour occuper une position „en avant de tous“. (Je remercie C. Poux de m'avoir renvoyé à cet exemple).

Agamenmon est le meilleur δυνάμει et ἥμασιν, „par sa puissance et par ses jets“. N. Richardson²³ note le caractère particulier de l'emploi du mot δυνάμει dans le contexte. Désignerait-il le „pouvoir de manière générale“, se demande-t-il? Ce serait un sens unique chez Homère. Les quelques occurrences du terme dans l'Iliade (8, 294; 13, 786-7; 22, 20) apparaissent dans des contextes où sont en jeu des tireurs à l'arc: Teucros, au chant 8, récusé les reproches d'Agamemnon. Comme s'il ne réussissait pas à atteindre Hector à cause de sa négligence! Au contraire, il a fait tout ce qui „était en sa puissance“; mais celui-ci, ajoute-t-il, Hector, je n'ai pas la puissance (οὐ δύναμαι) de l'atteindre (8, 299). De même, au chant 13, Pâris explique à Hector qu'il ne mérite pas ses reproches; tout ce qui est en sa puissance, il l'a fait; il n'est pas possible de combattre celui qui s'élance hors de portée. Enfin Achille au chant 22, furieux contre Apollon qui vient de lui dérober une victime potentielle, lui explique qu'il le lui ferait aisément payer, s'il en avait la „puissance“, si Apollon était „à sa portée“. Associée au personnage du tireur à l'arc (locuteur -Teucros et Pâris- ou interlocuteur -Apollon), la δύναμις paraît désigner la puissance nécessaire pour atteindre un adversaire situé au loin, la portée d'un tir. On ne peut pas demander à un archer d'atteindre ce qui se place „hors de sa portée“, παρὰ δύναμιν. Ainsi, dans la bouche d'Achille, δυνάμει et ἥμασιν formeraient un *hendiadyn* : „tu es le meilleur par la portée de tes traits“ expliquerait-il, à Agamemnon. „On sait combien tu te places au devant de tous.“ La formule, tout aussi bien, peut être entendue en sens ambigu: „se placer au devant de tous“, ce peut être, se donner un avantage sur tous²⁴. Cette capacité agamemnonienne d'atteindre fût-ce ce qui ne lui revient pas, Achille en a fait l'expérience. „Eh bien, toi, donc, avec cette récompense (la ma'mite qui vaut un boeuf) va *jusqu'à tes navires creux*. La lance nous l'offrirons au héros Méridon, si, du moins, il était conforme à ton coeur d'en prendre l'initiative; car, quant à moi, c'est une suggestion que je fais“.

²³ Richardson (1993) p. 270, v. 891.

²⁴ L'ironie d'Achille apparaîtra avec évidence selon l'interprétation que l'on fera de ses propos. Ce qui est en jeu, c'est le sens du verbe employé, ἵδμεν, c'est-à-dire la notion exacte de „savoir“ qu'il comporte. Qu'on me permette de rappeler ici une hypothèse que je formulais ailleurs (voir référence note 35): εἰδέναι signifie précisément „se faire une représentation“ τι, „quant à quelque chose“, à partir d'un indice. (visuel ou verbal) de quelque autre chose (invisible). Traduisons la formule d'Achille selon cette hypothèse. Elle signifie: „Atride! C'est qu'à la façon dont tu te places au devant de tous nous nous représentons de combien aussi (ἢδ' ὅσον, ἢδ' marquant l'articulation étroite entre une première mesure qui permet de se faire une représentation de l'autre, qui lui est concomitante) tu es le meilleur par la portée de traits!“ Quant à moi, je pense que tel est le sens du propos d'Achille. Maintenant je veux bien soumettre une telle proposition à la méditation songeuse des philologues, en attendant démonstration plus circonstanciée.

Ironiquement Achille joue au sujet plein de déférence et marque bien les différences de compétence: il ne voudrait pas outrepasser ses titres; il fait une suggestion (κέλομαι); il appartient au roi d'entériner la proposition, en marquant son consentement. Le ton de l'ensemble des propos peut être entendu de cette façon; „A toi Agamemnon ne peut revenir que le premier prix; chacun connaît bien ta capacité de te placer au devant de tous; sans vouloir empiéter sur tes prérogatives, je propose donc de donner à Mérion la lance (devenue inutile puisqu'il n'est pas besoin de concourir pour faire la preuve de ta supériorité); à toi cependant d'en décider!“ Comme il serait difficile à Agamemnon de refuser "l'honneur" qu'apparemment Achille lui rend sans jeter le soupçon sur toute la comédie des jeux, sans donc risquer une nouvelle explosion de colère indignée de la part du héros susceptible, et cela d'autant plus que ces jeux sont apparemment célébrés pour honorer la mémoire d'un mort, la question d'Achille est purement rhétorique (telle est l'une des marques de son ironie); Agamemnon serait „mauvais joueur“ de refuser; il se mettrait nécessairement dans son tort. Il n'a d'autre solution que d'entériner la proposition qui lui est faite: il est bien, au sens propre et premier, victime d'une εἰρωνεία, victime d'un interlocuteur „qui fait la bête“ en prenant l'autre au piège de sa propre prérogative, qu'il insulté.

L'ironie des propos adressés à Agamemnon ressortira mieux si on les rapproche de ce qu'Achille disait au roi au moment où éclatait leur querelle. Agamemnon alors refusait le compromis que lui proposait le fils de déesse: il ne voulait pas attendre la fin de la guerre pour compenser la perte de Chryséis. Voilà la première exigence qui avait soulevé l'indignation du guerrier: c'est lui qui se dépense à la guerre, mais „au moment du partage, disait-il à son interlocuteur, ton *geras* est bien plus important; moi, ce n'est qu'une faible part, dont il faut que je me contente, que j'emporte vers mes navires quand j'ai combattu jusqu'à l'épuisement.“ (1, 167-8). Agamemnon, lui, *sans avoir à combattre*²⁵, pourra rapporter à ses navires la part d'honneur qu'Achille lui choisit, et il voudra bien, s'il vous plaît, la trouver καὶ ὀλίγον καὶ φίλον, „bonne, même si elle est une bien mince récompense“.

A ces considérations peuvent s'en ajouter d'autres, fondées sur l'analyse des particularités du vocabulaire du passage: Achille invite Agamemnon à emporter le chaudron „jusqu'à ses navires creux“. La formule n'est pas indifférente. Une telle invitation est unique, elle

²⁵ Le reproche est obsessionnel chez Achille: voir également 1, 225-230 et surtout le début de la réponse à Ulysse au chant 9: 317 sqq. Peut-on vraiment supposer qu'Achille ait donné à Agamemnon une „récompense“ à emporter dans ses navires „sans avoir eu à la gagner“ pour d'autres motifs que la confirmation ironique -disons sarcastique- de ses propres affirmations antérieures? Et la marmite n'est-elle pas une récompense adéquate pour un "dévoreur" de peuple qui „attend dans sa baraque“?

est, si l'on y prend garde, inappropriée. Dans l'hypothèse où ses chevaux auraient pu concourir, ils auraient remporté un prix qu'Achille aurait recueilli pour l'emporter „dans sa baraque.“ (275). En proposant le premier prix de la boxe, il précise: le vainqueur emportera le mulet „vers sa baraque“ (662). Les compagnons d'Euryale l'emportent, à moitié assommé, avec sa coupe, *au milieu des hommes assemblés*. Les autres concurrents (lutte et course à pied) „emportent“ leur prix, sans autre précision. Il n'y a en effet aucune raison pour que les prix soient emportés dans les navires. Il n'est plus question, pour les Achéens, de partir. Tel est l'un des autres indices qui permettent de considérer les concours du tir à l'arc et du poids comme interpolés. Le bricoleur de vers qui fait apporter la masse de fer gagnée par Polytoies et les haches de Teucros „dans les navires“ a mécaniquement imité le propos d'Achille invitant Agamemnon à emporter sa „marmite“ dans ses „navires creux“, sans réfléchir au sens singulier que pouvait avoir la formule dans l'esprit du „donateur“. Le poète narrateur des cinq concours n'oublie pas le contexte temporel de l'ensemble du récit; il n'oublie pas notamment que, dans la logique de l'histoire mise en scène, les Achéens ont encore à rester quelque temps sur les rivages troyens et qu'ils ne peuvent donc emporter leur butin que vers leur baraque. Agamemnon n'a aucune raison d'emporter son prix dans ses navires: les troupes ne sont pas sur le départ. Cette absence de pertinence de la formule invite à voir dans son emploi l'indice de quelque impertinence achilléenne pleine de mordant.

Dans l'ensemble de l'*Iliade*, les contextes dans lesquels les navires sont qualifiés de *κοῖλαι*, de „creux“, ne manquent pas d'être significatifs. La première occurrence se rapporte à l'origine des malheurs achéens: Agamemnon profère des menaces contre le prêtre d'Apollon, s'il devait encore une fois le rencontrer „près des nefs creuses“ (Il 1 26); peu après, Achille assure Calchas, qui lui a demandé son appui avant de parler, que nul, près des nefs creuses, ne portera la main sur lui, pas même si c'est Agamemnon l'homme mis en cause (Il 1 89). Ailleurs²⁶, les „nefs creuses“ sont associées à deux

²⁶ Il 5 26 (Diomède fait accompagner les chevaux qu'il vient d'enlever vers les nefs); Il 5 791 (tant qu'Achille combattait, les Troyens jamais n'osaient s'approcher des nefs creuses); Il 7 78 (celui qui vaincra Hector en duel pourra y apporter sa dépouille); Il 7 372 et Il 7 381 (Idaios se rendra auprès des nefs creuses pour expliquer aux Achéens les propositions troyennes d'un compromis); Il 7 389 (qualification des nefs de Pâris qui ont emporté Hélène à Troie); Il 7 432 (les Achéens, après avoir brûlé les corps des combattants morts, se dirigent vers leurs nefs, pour les protéger d'un fossé et d'une circonvallation); Il 8 98 (début de la déroute achéenne: Ulysse fuit vers elles); Il 10 525 (Diomède et Ulysse s'y dirigent avec leur butin, les chevaux de Rhésos); Il 12 90 (les Troyens se battent près des nefs); Il 13 107 (Thoas- Poséidon explique: autrefois les Troyens n'osaient se rapprocher des nefs); Il 15 743 (Troyens près de mettre le feu aux nefs); Il 16 664 (Patrocle fait envoyer les armes de Sarpédon); Il 21 32 (Achille y fait envoyer des jeunes qu'il a capturés et qu'il a l'intention de sacrifier); Il 22 115 (Hector évoque les navires de Pâris); Il 22 465 (Andromaque découvre le corps d'Hector, qu'Achille traîne vers les nefs); Il 23 883 (Teucros emporte

situations caractéristiques: elles désignent une direction de l'espace, évoqué lorsqu'on se trouve loin du camp retranché, où apporter le butin que l'on a conquis (ex. : Diomède et Ulysse, au chant 10, s'élançant vers les nefs creuses au moment de quitter le camp des Thraces, après le meurtre de Rhésos); plus significativement, sans doute, elles paraissent en affinité particulière avec les enjeux décisifs de la guerre: elles sont évoquées à l'origine des deux conflits, entre Achéens et Troyens („les nefs de Pâris“), entre Agamemnon et Achille (l'affaire de Chrysès). Leur association à ce thème est prégnante: aux chants 7 et 8, elles sont associées à la déroute (vers elles fuit Ulysse), et aux diverses manipulations pour compenser le défaut d'Achille du côté achéen; avant que le héros ne se retire, jamais les Troyens n'osent s'en approcher; maintenant, c'est l'objectif qu'ils essaient d'atteindre (chant 12 et 15) sous les coups de boutoir d'Hector. A l'issue de ce conflit, elles sont associées à la geste de Patrocle et d'Achille, par excellence avec ce moment qui marque le triomphe d'Achille et sur Troie et sur ses alliés, celui où, en direction des nefs creuses, ce qu'il apporte, lui, ce n'est pas un simple butin qu'il aurait enlevé, mais le corps de l'ennemi qui a mis en péril l'intégrité des Achéens, par la faute de leur roi²⁷. Il paraît bien impensable que l'invitation adressée à Agamemnon d'aller avec son „chaudron“ vers ses „nefs creuses“, ne comporte pas le sens d'un retournement ironique: „la sagesse de tes décisions royales, suggère Achille, a failli coûter aux Achéens leur défaite; en menaçant le prêtre d'Apollon et en le mettant en garde de revenir „vers les nefs creuses“, le mieux que tu as fait, c'est d'y attirer les troupes ennemies; si je ne n'avais pas été là pour ramener le „cadavre“ d'Hector, vos navires seraient maintenant en feu. L'opération m'a coûté mon ami le plus cher. Cela vaut bien une récompense royale, récompense que l'on gagne sans fournir d'effort, une marmite, non?“ Il n'est pas impossible que

son prix : passage interpolé); Il 23 892 (passage concerné); Il 24 336 (Hermès est invité à conduire Priam vers les nefs). La dernière occurrence du chant 22, corrélée à une dernière évocation des „navires d'Alexandre“, avant le duel, comme pour en indiquer le thème, est remarquable: le poète a „attendu“ le moment où Andromaque arrive sur le rempart pour décrire le mouvement tournant par lequel Achille, après avoir attaché Hector à son char, retourne vers les navires. Le corps est donc vu s'éloigner „vers les nefs creuses“ du point de vue de l'épouse. Ce mouvement tournant coïncide avec le moment où une autre épouse, qui avait autrefois été éloignée de son palais, est mise sur la voie du retour. Ce point de vue de l'épouse sur le corps de son mari qui s'éloigne se superpose à un autre point de vue, qu'il corrige. Pour Achille, la mort d'Hector est l'exécution d'une vengeance personnelle; à travers les yeux d'une femme, le poète nous laisse comprendre qu'elle est le paiement d'une ἀδίκη, d'une conduite déréglée, d'un mauvais verdict: voilà à quelles conséquences conduit le jugement de Pâris. Je ne peux pas m'empêcher de penser que dans l'esprit du poète, les nefs creuses, ce sont les nefs qui, d'une manière (achéenne) ou d'une autre (achilléenne), déclenchent la colère et ses conséquences.

²⁷ Pour une analyse détaillée du statut conféré ici à la formule, voir annexe.

l'invitation recèle une insinuation encore plus insultante et qu'elle suggère au roi incompetent qu'il ferait mieux de „lever l'ancre“. Ici, on a fait la preuve qu'on n'a pas besoin de lui.

Enfin, le poète commente en usant d'un langage qui confirme l'ironie: οὐδ' ἀπίθησεν ἀναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων / κήρυκι δίδου περικαλλῆς ἄεθλον... (895; 897). La première formule décrit la réaction d'un subordonné à un ordre ou celle d'un souverain à un conseiller qui se borne à lui rappeler ce qu'il convient de faire (ex. Nestor invite Agamemnon à faire le rassemblement de toutes les troupes après que la poursuite de la guerre a été décidée, au chant 2, 441; 4, 68: Héra établit un contrat avec Zeus; elle lui rappelle quelles sont ses prérogatives parmi les dieux; elle lui indique ce qu'il faut faire en conséquence: envoyer Athéna soumettre un allié des Troyens à une épreuve pour que la rupture de la trêve vienne de leur camp: „le père des hommes et des dieux s'exécuta“). De même, dans le contexte, Agamemnon, „le souverain des guerriers“ „n'eut qu'à s'exécuter“: on peut imaginer quelle satisfaction ce fut pour Achille de jouer le rôle du conseiller à l'avis de qui il est impossible de se soustraire. N'a-t-il pas fait passer une invitation insultante pour un conseil qu'on ne peut que trouver bon?

Autre sous-entendu: „Tu réclamaïs un geras de substitution pour Chrysés? Tiens, prends cette marmite, c'est moi qui te la donne!“ Et le héraut d'emporter la récompense περικαλλῆς. Encore une formule dont l'emploi est marqué: ainsi est d'abord qualifiée la phorminx d'Apollon, dont la présence ne manque pas au festin des dieux; ainsi sont ensuite qualifiés le char que monte Priam pour assister à la prestation de serment scellant le pacte entre armées, le cou d'Aphrodite invitant Hélène à l'union avec Pâris, la demeure du rendez-vous. (Pour les références, voir note²⁸). Est περικαλλῆς ce qui a puissance de séduction (par ironie, ses armes que Pâris fourbit) ou, par excellence, un objet chargé d'une *valeur symbolique d'échange*: palais, autel, coupe. Briséis est la seule mortelle, captive qui plus est, qualifiée ainsi, dans la bouche d'Achille. En la lui enlevant, Agamemnon a

²⁸ Il 1 603 (phorminx); Il 3 262 et Il 3 312 (le char de Priam qui a servi à transporter les moutons du sacrifice); Il 3 396 et Il 3 421 (le cou d'Aphrodite et le palais de Priam); Il 4 486 (peuplier abattu avec lequel un artisan peut fabriquer la jante d'un char magnifique); Il 5 20 (le char d'où saute Idaios après l'attaque de Diomède); Il 5 389 (Ééribée, qui avertit Hermès de délivrer Arès prisonnier); Il 5 693 (chêne de Zeus sous lequel on dépose Sarpédon blessé); Il 6 242 (le palais de Priam); Il 6 321 (ses armes que Pâris fait briller); Il 8 238 (l'autel de Zeus, qu'Agamemnon n'a jamais négligé); Il 8 249 (un faon tombe sur l'autel, en présage favorable); Il 9 578 (le *téménos* que l'on offre à Méléagre pour apaiser sa colère); Il 11 632 (la coupe de Nestor, ouvragée de manière particulière, sortie dans une circonstance où il recevra la visite de Patrocle); Il 16 85 (Briséis aux yeux d'Achille); Il 17 436 (le char d'Achille associé au deuil des chevaux); Il 23 897 (le prix d'Agamemnon, donc); Il 24 229 et Il 24 234 (parmi les cadeaux de Priam, des vêtements et une coupe, sur la beauté et la valeur de laquelle le poète insiste).

failli au sens de l'hospitalité et de la générosité; il s'est aliéné un allié. La „toute belle“ marmite transmise au héraut lui est donnée en „retournement“ de l'enlèvement de la „toute belle“ Briséis que ce même héraut était venu arracher au camp d'Achille. Elle est le prix que mérite un roi qui attend devant sa baraque de recueillir des parts de butin que d'autres se fatiguent à conquérir (un leitmotiv de la réponse d'Achille à Ulysse motivant son refus de toute composition au moment de l'ambassade, notamment 9 315-337).

Que remarque-t-on? Sont dits *περικαλλές* des objets qui ont une forme circulaire ou sont inscrits à l'intérieur d'un périmètre (arbre, jante, autel, *téménos*, cou, coupe) ou, pour le dire autrement, des objets ou des êtres qui offrent une double face, beaux à voir de part et d'autre, du point de vue de l'un et du point de vue de l'autre. Le thème de l'échange est inscrit dans la forme de l'objet. Le chène de Zeus, près de la porte Scées, est une limite du dedans vers le dehors, du dehors vers le dedans. Un guerrier blessé y est transporté; sous l'apparence d'oiseaux, Athéna et Apollon qui viennent de conclure un accord et d'amener les hommes à faire une trêve, s'y tiennent (7 60). Le cou d'Aphrodite est décrit dans un contexte où elle invite Hélène à rejoindre Pâris dans sa chambre. Le palais de Priam est un lieu d'échange chargé d'ambivalence, par la présence d'Hélène.

Dans l'ensemble, l'application de la qualification au char paraît relever du simple caractère formulaire. Toute explication d'un autre ordre n'est pas nécessairement exclue. Sur son char, accompagné d'Anténor, Priam transporte deux agneaux, l'un blanc, l'autre noir, que l'on sacrifiera après qu'Agamemnon aura énoncé les termes du pacte que l'on conclut avant le combat singulier entre Pâris et Ménélas. Priam est présent pour le rite; il n'assiste pas au combat singulier. Il retourne aussitôt à Troie. En tant que roi, il est le témoin sur qui repose l'engagement de sa cité. Sur son char, il transporte les agneaux qui représentent les deux faces symboliques de l'engagement et probablement les puissances divines prises à témoin, appartenant aux domaines d'en haut, de la lumière (Zeus et le soleil) et au domaine d'en bas („ceux qui punissent sous terre les parjures“). Le char d'Achille, auquel il est fait allusion au chant 17 436 a été offert par les dieux aux noces de Thétis. Il est également le symbole d'un engagement des dieux envers une déesse pour compenser l'obligation où elle a été mise d'épouser un mortel. L'épisode qui, en initiant le récit des exploits de Diomède, raconte sa conquête d'un attelage et d'un char, recèle plus d'une particularité (voir Kirk, 1990, chant 5, aux vers 9-26). Plusieurs formes au duel décrivent les deux frères, Phégéus et Idaios, fils de Darès, sur leur char. Darès est prêtre d'Héphaïstos; *δύω δέ οἱ υἱέες ἦσαν* (5 10). L'emploi de ce duel est unique dans l'*Iliade*; il marque l'étroite solidarité entre les deux hommes: sans doute sont-ils fils jumeaux de Darès. Cette solidarité est encore marquée sur le champ de bataille (*μάχης ἐν εἰδότε πάσης*, 11). Et puisqu'ils sont deux, ils ne prennent pas la mesure exacte de l'adversaire et se laissent engager dans des entreprises trop risquées pour leur „science du combat“. Nos deux hommes, donc, sur le champ de bataille, se détachent pour attaquer Diomède (12). Pour leur attaque, ils restent ensemble sur le char, ce qui contrevient à la règle habituelle du combat: l'un descend du char pour attaquer pendant que l'autre retient les chevaux. Phégéus jette une lance, du char, sur Diomède et le manque. Diomède, à pied, l'atteint à la poitrine. Il tombe du char. Idaios, son frère, deuxième bizarrerie, au lieu de venir à la rescousse pour le venger, „abandonnant *περικαλλέα δῖφρον*“ (20), s'enfuit. Disons-nous que la qualification est ici ironique? Le char représente, pour les deux frères, le lieu où se réalise idéalement leur solidarité. Ils y sont „ensemble“. Que l'un en tombe, le lien se défait; il ne reste à l'autre qu'à s'enfuir. Je proposerai donc la lecture suivante: le premier combat où triomphe Diomède introduit un thème, celui de la solidarité, sous une *modalité défectueuse* (la démonstration sera

Ainsi les jeux nous apparaissent comme une mise en scène d'Achille, qu'il a conçue parce qu'elle lui donnait l'occasion de laisser entendre à quelques personnages principaux du camp achéen ce qu'il pensait d'eux. A considérer les résultats des épreuves, la démonstration, cependant, s'est retournée partiellement contre lui: Epeios, à la boxe, est le seul vainqueur qui se comporte de manière achilléenne, avec une telle assurance qu'aucun doute ne peut subsister sur l'issue de l'épreuve. Or les prix accordés à la boxe laissaient percevoir le peu de valeur qu'Achille accordait à ce concours. Les vainqueurs des autres épreuves sont des personnages qui le dérangent: Diomède d'abord, Ulysse par deux fois ensuite. Il est vrai que la boxe lui a permis la satisfaction d'une petite revanche indirecte: Euryale, le vaincu, est un allié de Diomède. Il a une première fois évité la honte d'une défaite pour Ajax le grand. Contre la victoire d'Ulysse à la course, il ne peut rien faire; Antiloque lui offre une sortie honorable qui, à ses yeux, permet sans doute de remettre Ulysse à sa place. Les victoires à la course de Diomède et d'Ulysse ont été favorisées par Athéna, comme l'a été celle d'Achille sur Hector. Ce sont là des signes offerts à la réflexion du fils de Thétis. Il est une leçon, cependant, que le héros n'est pas encore prêt à entendre, c'est celle de la défaite assurée de l'individu qui prétend ne valoir que par lui-même. La mort de Patrocle en était un avertissement, qu'il ne veut pas entendre. Achille a cru pouvoir remercier avec amère ironie Nestor. Dans sa perspicacité et sa sagesse, le vieillard a su lui retourner son „compliment“ et a eu assez d'à-propos pour lui faire comprendre que le reproche qu'il lui faisait, d'avoir été la cause indirecte de la mort de Patrocle, il ferait mieux de le retourner contre lui-même. Agamemnon est sans doute le personnage sur qui l'ironie mord de la manière la plus cinglante et la plus imparable. Ici l'arrogance du héros porte à plein. Il n'est rien, dans le texte, pour l'atténuer. Au roi était interdite toute possibilité de répondre. Témoins de la scène et auditeurs du poème peuvent difficilement rire de l'humiliation et trouvent rude, sans doute, la leçon. Mais il n'est pas impossible que l'intention du poète était de laisser entendre que si la morgue du donneur de

reprise en contrepoint par Enée, un peu plus tard, avant l'entrée en scène du char divin portant Héra et Athéna); collaborer, ce n'est pas simplement additionner des forces. Deux ne valent pas nécessairement mieux qu'un. Ils valent mieux à condition qu'entre eux il y ait la possibilité d'un échange, ou, dira-t-on autrement, à condition qu'ils soient *complémentaires*: l'un „conduit“, l'autre „donne du fouet“. A un autre char sera confié le soin d'en faire, justement par défaut du complémentaire, la démonstration. Mais également sur ce char, quand Patrocle sera mort, prendront place deux hommes portant, dans leur nom, le thème de la complémentarité de l'intelligence et de la force: associés l'un à l'autre, Ἀνδρομέδων et Ἀλκιμέδων, qui vient de faire remarquer au premier que c'est folie que de vouloir combattre seul sur un char, risqueront à l'assaut d'Hector (17,456 sqq.).

leçon n'est guère supportable et qu'elle devra être corrigée, le personnage royal récoltait peu ou prou ce qu'il avait semé. Ceux (des personnages royaux) qui veulent bien l'écouter feraient bien de s'en aviser. Ménélas leur offre un meilleur modèle à imiter. Il reste Antiloque : jeune, comme Achille, proche de lui; cependant, il n'a pas, de son ami, cet orgueil qui le rend si raide et si plein de rage dans ses revendications. Dans cette scène de feinte détente, chargée de tensions internes, de colère contenue, de dédain sarcastique, d'humiliations rentrées, de l'esprit de revanche d'un jeune guerrier, de mauvaise foi, supportant mal la subordination, sur des conseillers à l'incompétence de qui il impute tous ses malheurs, Antiloque apporte le contraste d'une jeunesse opportuniste avec intelligence, pleine de malice, de hardiesse, réclamant avec franchise ses droits, reconnaissant avec promptitude ses torts, recevant avec bonne grâce une leçon, assez fine pour voir les avantages qu'elle peut retirer d'une situation, flattant avec la même ingénuité qu'elle dit le vrai; Antiloque introduit une note de spontanéité légère, amusée, d'irrespect gracieux dans une atmosphère tendue par trop de sous-entendus. Allant même au-delà de l'ironie, il atteint à cet humour qui en est la forme facétieuse ou généreuse, parce que l'humoriste jamais ne fait rire sans insinuer dans son rire une forme de gravité (il y a là une illocalisable fêlure à laquelle personne n'échappe): par une pirouette, une simple restriction flatteuse, il réussit à emporter une récompense de la part de celui à qui il vient pourtant de formuler une vérité déplaisante à entendre. L'esprit de gravité a revêtu les traits enjoués de la jeunesse.

L'organisation textuelle des jeux obéit à un principe formel présent de bout en bout, l'usage du redoublement. Même à l'intérieur d'une épreuve où les concurrents sont en nombre impair, le récit les regroupe par paires: Diomède / Eumèle; Ménélas / Antiloque; Ulysse / Ajax fils d'Oïlée. De manière plus remarquable, encore, à l'exception apparente d'Eumèle et d'Ajax, tous les rôles sont redoublés: Diomède apparaît dans la course de char et dans le boxe; Antiloque dans les deux courses; Ulysse dans la lutte et dans la course à pied; Ajax, fils d'Oïlée joue un rôle dans la course de char et dans la course à pied. A Ajax fils de Télamon répondent deux figures, celle d'Idoménée (Achille met un terme à leur entreprise avant qu'elle ne soit achevée) et celle d'Ajax, fils d'Oïlée (tous deux tombent à terre), comme Ménélas est le double, positif, d'Agamemnon; Nestor joue deux fois le rôle de conseiller dans le cadre d'une même épreuve, deux fois, sans doute, pour être mal entendu. L'*ainos* du fils redouble celui du père. Méron, enfin, apparaît également dans deux épreuves, avec le même rôle, à chaque fois, de faire-valoir. Les concurrents de la boxe ont ici un statut à part: ce sont, en vérité, des figures qui ne jouent aucun rôle, ailleurs dans l'*Iliade*; cette particularité confirme

l'idée que cette épreuve n'est qu'une péripétie secondaire, un moment de comédie burlesque auquel fera écho la chute d'Ajax dans la bouse des boeufs. Figures non redoublées parce que simples reflets d'autres figures, Epeios d'Achille, Euryale de Diomède²⁹.

Sans doute le redoublement vaut-il comme principe organisateur d'une construction narrative orale trouvant, dans la reprise de matériaux identiques, un fil conducteur pour l'improvisation. Dans le mouvement même d'improvisation des jeux par Achille, un poète a inventé, en l'improvisant, le contenu d'un thème narratif dont le dédoublement était le principe général: dédoublement des personnages, dédoublement du plan de l'expression entre sens manifeste et sous-entendu. Entre l'usage de l'ironie et celui des figures dédoublées, il y a affinité. Le principe n'est pas que formel: il est en même temps l'indice d'un contenu, celui d'une mascarade. Le moment des jeux surgit dans un monde déchiré de l'intérieur par l'impossibilité où il est encore d'intégrer la revendication de l'individu qui prétend valoir plus que tous. Dans sa mise en scène, ce personnage se pose en juge et maître de tous, ordonnateur de la comédie de la souveraineté. Mais justement, cette souveraineté à laquelle il aspire, il n'est capable que d'en étaler la comédie. Le maître du sarcasme est le bouffon de lui-même. Il s'est approprié l'usage souverain de la parole: il propose les épreuves et il dispose. Il prononce d'autorité les verdicts; s'il est pris en flagrant délit de défaut, il n'a aucune difficulté à se ménager une sortie honorable; il improvise; il exerce un tel ascendant sur le verbe qu'il est capable de lui faire dire le pour et le contre en même temps. En tant que maître du verbe, il a un double, le boxeur Epeios³⁰: ὥδε γάρ εἰξερέω, τὸ δὲ καὶ τετελεσμένον ἔσται (v. 672) „Cela s'accomplira tel que je le dis“. La vérité est dans les limites de la supériorité de ma force. Les faits qui ne respectent pas cette grille de lecture mentent: „le dernier est le meilleur.“ „Le meilleur n'est pas le vainqueur de la course à pied“. Les traits verbaux d'Achille outrepassent toute mesure parce qu'il outrepassa sa compétence. Le position d'Agamemnon ne le dérange tant que parce qu'il voudrait l'occuper.

²⁹ En revanche, le principe formel du redoublement est brouillé si l'on prend en considération les épreuves du lancer du poids, du tir à l'arc et du duel: Diomède et Mérion, par exemple, apparaîtraient à trois reprises.

³⁰ S'il est vrai que, comme le suggère Von der Mühl (1952, p. 364), selon la tradition narrative, le personnage qui se vante, avant le concours, d'en être le vainqueur certain est ensuite vaincu, le poète des jeux de l'*Iliade* procéderait à un renversement ironique en surprenant l'attente de son auditoire. Sous Epeios, il faudrait voir une ironisation du comportement d'Achille, de cette assurance qu'il affiche en toutes circonstances (voir développement suivant).

Il n'est aucune épreuve qui ne soit l'occasion, pour l'un ou l'autre concurrent, d'une articulation verbale³¹. De ce point de vue, la course de char est l'épreuve souveraine: Achille y étale sa générosité dédaigneuse (vous avez de la chance que mes chevaux sont en deuil); Nestor conseille; Diomède pleure, d'impuissance et de rage, sans doute, lorsque le fouet lui tombe des mains; Ménélas admoneste, puis juge; Antiloque proteste, puis se récuse, Idoménée et Ajax contestent. Seul Eumèle se tait: Achille prend la parole pour lui. Figure silencieuse du double, ombre portée parmi les hommes, du mort. Eumèle est le fils d'une mère qui est morte pour un autre. Avant d'entrer en lice, Epéios prononce le verdict de l'épreuve, redoublant ainsi les propos d'Achille invitant les concurrents à la course de char. Ainsi, par ce redoublement, ironiquemet, le poète remet-il à sa place l'assurance dédaigneuse du personnage. Analogue à celle du fier-à-bras. Dans la lutte, Ajax³² propose la règle qui devrait permettre de débloquer le combat; étrangement, c'est ici Ulysse qui lutte en silence. Lors de la course à pied, l'un proteste avec dépit, l'autre flatte, Ulysse adresse une prière à Athéna. C'est la seule parole qu'on entend de lui. Cette particularité doit nous induire à reprendre notre examen des comportements verbaux: Eumèle, explique Antiloque, a perdu parce qu'il n'a pas invoqué les dieux. C'est insuffisant: Diomède a gagné quoique rien ne laisse supposer qu'il ait invoqué Athéna. Mais justement, la défaite d'Euryale ne lui est-elle pas un avertissement? Ajax s'en remet à Zeus pour la victoire, mais ne l'invoque pas. La seule invocation est celle qu'Ulysse adresse à Athéna; la seule parole d'Ulysse est une prière. Sans commentaire, il emporte le cratère qui a payé la délivrance de Lycaon, le fils de Priam retombé entre les mains d'Achille et à la prière de qui l'homme qui exécutait une vengeance a répondu par la cruauté la plus froide³³. Pour ceux qui n'auraient pas compris, Antiloque appose un commentaire

³¹ Encore une autre caractéristique qui met à part duel, lancer du poids, tir à l'arc: le poète ne donne la parole à aucun des concurrents. Débat, dispute, prière, jeux de l'ironie, etc., en sont totalement absents. Ils ne sont pas un moment du „procès“. C'est que les prises de parole à l'intérieur de chaque épreuve sont l'élément par lequel le poète fait jouer l'un avec l'autre „concours“ et „procès“, sous le concours fait entendre le procès.

³² Richardson (1993), au vers 724, remarque: „Aias' speech is typically brief...“ Dans l'ensemble des concours, il est un personnage qui en dit encore moins que lui: la prière qu'Ulysse adresse à Athéna occupe l'espace d'un vers. Je ne serais pas étonné qu'il y ait là, encore, quelque ironie de poète. Dès avant les *Euménides*, la „voix“ de la déesse décide de quel côté est le droit.

³³ Qu'Ulysse reçoive pour récompense le prix de la rançon de Lycaon me paraît l'effet d'une ironie de poète. A Ulysse, Achille a affirmé son refus d'accepter toute proposition de réparation venant de la part d'Agamemnon; devant Lycaon, tombé une seconde fois entre ses mains et le suppliant de lui laisser la vie sauve contre la promesse d'une forte rançon, il s'est montré intraitable. Le prix d'un homme qu'il a refusé de prendre en pitié revient à un homme qui lui demandait de prendre en pitié les troupes dans leur ensemble et à qui il a opposé une fin de non-recevoir. Achille ne subit-il pas là l'effet d'un retournement ironique?

sur l'action verbale d'Ulysse, la prière qui appelle à l'aide, d'une autre manière que les rodomontades d'Epeios. Il ne suffit pas de la valeur personnelle pour gagner; il y faut encore la puissance capable d'articuler les parties dans un tout, de „délir les membres“. Déjà Athéna, dans l'*Iliade*, est là, au cœur du système dont elle est capable de composer les parties entre elles. La souveraineté est à la parole qui articule correctement un moment du visible à l'invisible.

Diomède et Ulysse, vainqueurs, déçoivent l'attente d'Achille³⁴. Les propos exprimés par les personnages détachent, avec la particularité de la prière d'Ulysse, le caractère décisif des interventions d'Athéna en faveur des deux héros. Cette intervention d'Athéna répond à l'aide que la déesse apportait à Achille pour sa victoire sur Hector, mais, ici, en renverse les effets. Achille n'en est plus le bénéficiaire. N'y aurait-il pas là une leçon à l'adresse du fils de Thétis? Je suggérerais, plus haut, que les prix offerts par Achille n'étaient peut-être pas dénués d'intentions secrètes. Au chant 19, lorsqu'Agamemnon, au moment de rendre Briséis, prête serment, la captive est accompagnée de „sept trépieds“, „vingt chaudrons“ (λέβης), „douze chevaux“, les „sept captives“ promises lors de l'ambassade (9, 128) et enfin „dix talents d'or“ (19, 243-247). Sauf la *φιάλη*, les prix offerts pour la course de chars (captive et trépied, jument, chaudron, deux talents d'or) sont une restitution, fort parcimonieuse, de ce qu'Achille a reçu d'Agamemnon. Etant donné la correspondance stricte entre les objets offerts en réparation et ceux offerts à titre de prix pour le concours, on peut faire l'hypothèse que la *φιάλη* a une double fonction: elle tient lieu de Briséis, la captive qui était l'objet du litige entre Agamemnon et Achille et elle rappelle celle dans laquelle ont été déposés les restes de Patrocle. La *φιάλη* établit une équivalence et elle signifie: l'enlèvement de Briséis a coûté la mort de Patrocle. Croit-on que la restitution de Briséis puisse vraiment réparer la mort de l'ami dévoué? En une sorte de message symbolique, les jeux sont une réponse, non dénuée d'intentions parodiques, à la prestation de serment. Agamemnon a *donné* sans compter en réparation. Achille lui répond: „Rien ne compensera la mort de Patrocle, qui a été la conséquence d'une mauvaise décision royale. En outre, en vérité, Agamemnon a-t-il fait autre chose que de rendre ce qu'il avait enlevé lors des partages comme parts royales de butin conquises par d'autres?“ Achille n'a pas oublié l'opposition qu'il marquait, dans sa réponse à Ulysse, lors de l'ambassade: il y a d'un côté les βασιλῆς, les rois ou

³⁴ Au chant 19, au moment où Achille retourne parmi les Achéens, nous apprenons que Diomède et Ulysse ressentent encore les suites de leurs blessures au combat. Aucune trace de ces blessures ne paraît plus subsister lors des jeux. Le poète les aurait-il oubliées? Au contraire, suppose-t-il la connaissance implicite de cette donnée dans son auditoire? Les victoires de Diomède et d'Ulysse (qui gagne une course après un rude combat) n'en doivent-elles pas paraître plus extraordinaires?

conseillers, qui accumulent des biens sans se dépenser eux-mêmes à la tâche, il y a de l'autre les ἀγοιστεῖς, dont les biens mesurent, trop mal hélas, la valeur, les efforts qu'ils ont dû fournir pour les conquérir. Au cours des jeux, deux personnages ont reçu des „prix“ sans avoir eu à se dépenser, ce sont Nestor, le vieux conseiller, et Agamemnon, le roi qui décide en dernière instance. Ainsi l'épisode des jeux comporte, à l'adresse de l'auditoire, un double message. Il est une mise en scène par laquelle Achille maintient une revendication et émet une protestation: l'essentiel de la situation présente, la mort de mon ami dévoué, l'obligation où j'ai été de la venger en tuant le meurtrier, ce qui entraînera ma propre mort dans de brefs délais (à la mort d'Hector doit, dans l'ordre des choses, suivre la mienne), tout cela découle d'un mauvais exercice de la fonction royale de parole: d'abord un roi, qui décide en dernière instance, porte atteinte à l'honneur du meilleur de ses guerriers. On a vu à quelles conséquences catastrophiques cela a conduit. Ensuite un conseiller suggère sans doute à l'ami dévoué une solution qui lui coûte la vie. En outre, ces gens-là, sans prendre de risques, s'enrichissent grâce à la valeur des guerriers. Et il faudrait leur marquer de l'estime? Soit! Les voici mes marques d'estime: à l'un j'offre une φιάλη qui lui rappellera ce que valent ses conseils, à l'autre une marmite à titre de compensation pour la „perte“ d'une captive; qu'elle lui soit désormais la marque d'honneur qui revient à un roi. Tel est le premier message. Le second constitue une réponse à la revendication achilléenne: deux vainqueurs des jeux, Diomède et Ulysse, offrent à Achille, à travers des signes, une réponse divine à sa protestation. Les *ainos* de Nestor et d'Antiloque vont dans le même sens: ce qui est en cause dans la mort de Patrocle, ce n'est pas, seulement du moins, une mauvaise décision royale, c'est une illusion d'Achille. Il ne suffit pas de la valeur individuelle pour vaincre; la collaboration, l'articulation entre compétences différenciées sont des conditions indispensables à la victoire. Pour que l'un donne efficacement du fouet, il faut qu'un autre conduise.

On voudra bien me permettre ici de reprendre une proposition de lecture que je faisais pour la modifier et la compléter dans ce qu'elle avait d'insuffisant. C'était un des aspects d'une thèse que j'ai exposée de suggérer que la formule de serment que prononce Agamemnon lorsqu'il restitue Briséis, ἵστω Ζεύς, signifie „Que Zeus atteste“ (en le „faisant voir par un signe“) que la décision d'enlever Briséis avait été prise, de la part du roi, dans la logique de son rôle de souverain; elle n'avait pas été un détour pour avoir en sa possession une femme qu'il désirait. En invoquant Zeus, Agamemnon invoque le souverain des dieux pour qu'il confirme, par un signe, sa compétence royale et sa primauté³⁵. Je suggérerais alors que le signe

³⁵ A. Sauge, *De l'épopée à l'histoire. Fondement de la notion d'historié*, Peter Lang, Frankfurt am Main, 1992 (notamment le chapitre II de la première Section, p. 65-99).

de Zeus était la victoire d'Achille sur Hector. La lecture présente m'oblige à réviser l'affirmation. Du point de vue d'Achille, la victoire qu'il a remportée sur Hector est „sa“ victoire. Le corps d'Hector lui appartient. La mise en scène des jeux a aussi pour motif de contester ce qui est implicite dans le serment d'Agamemnon, la prétention du roi à user avec droiture de sa compétence de „preneur de décision“. Mais en vérité, la démonstration se retourne contre Achille: les vainqueurs des épreuves, à l'exception de la boxe, ne sont pas ceux qu'il attend, mais, à chaque fois, des guerriers *en même temps alliés et conseillers* d'Agamemnon (Diomède et Ulysse; que Diomède soit peu à peu intronisé dans un rôle de conseiller, c'est ce que montrent ses interventions au début et à la fin du chant 9, au début du chant 14). Les vainqueurs des épreuves déçoivent l'attente d'Achille; en revanche, ils sont autant de signes qui confirment l'appel que faisait Agamemnon au témoignage divin. Ils ne le confirment pas définitivement, toutefois; comme par un refus de se rendre à l'évidence, Achille escamote l'épreuve du dernier concours où Agamemnon se proposait de démontrer que ce sont bien „ses traits“ qui portent „le plus loin“. L'ultime signe qui attestera, aux yeux d'Achille, le légitimité de la primauté qu'il faut accorder à la parole souveraine³⁶, seule capable de composer des compétences, des forces et des valeurs entre elles, ce sera l'apparition, dans sa baraque, de Priam θεοειδής (24 483), de Priam, pardon d'insister, „par qui se fait voir le divin“.

Pour la valeur spécifique de cet adjectif, un bref examen de la manière dont il est „distribué“ dans l'*Iliade* peut nous éclairer. Les occurrences en sont les suivantes: Il 2 623 (Polyxène, l'un des chefs de l'Elide, descendant d'Augias); Il 2 862 (du côté troyen, Ascanios); Il 3 16 et suivants, Pâris sous le nom d'Alexandros: Il 3 27; Il 3 30; Il 3 37; Il 3 58; Il 3 450; Il 6 290; Il 6 332; Il 6 517; Il 11 581: Pâris atteint Eurypyle d'une flèche; Il 12 94 (Attaque troyene; Deïphobe, à la tête de l'un des groupes, avec Hélénos, est qualifié de θεοειδής. Pâris est nommé dans le contexte); Il 13 774 (Pâris); Il 17 494 (Aratos) et Il 17 534 (après la mort d'Aratos, auquel il était associé, Chromios; dans un contexte où Hector tente de conquérir les chevaux d'Achille; Aratos, du côté troyen, est tué par Automédon); Il 24 217 et suivants: Priam; Il 24 299; Il 24 372; Il 24 386; Il 24 405; Il 24 483; Il 24 552; Il 24 634; Il 24 659. Il 24 763: Pâris.

Dans la première partie de l'épopée, jusqu'au chant 13, l'adjectif s'applique avant tout à Pâris; la qualification a par ailleurs de fortes

³⁶ Souveraineté de la parole qui lui permettra de se résigner à sa mort jeune parce qu'il comprendra, en même temps, qu'elle seule confère à un „mortel“ la part d'immortalité à laquelle il peut aspirer.

chances d'être pertinente pour quatre personnages³⁷: son association à Polyxène peut être motivée par le thème que comporte le nom (l'hospitalité généreuse ou, selon une valeur complémentaire, „l'étranger à plus d'un titre“, l'étranger et l'hôte par excellence). Le premier emploi de l'adjectif coïnciderait avec l'introduction d'un thème qui conclura le poème, l'accueil du *suppliant* qui s'en remet à la générosité de son *ennemi*. La qualification de Déiphobe est une annonce: elle coïncide, elle, avec le premier moment de l'attaque troyenne décisive, qui conduira Hector jusqu'aux navires, ce qui entraînera donc, avec la mort de Patrocle, sa propre mort. Or, sous les traits de Déiphobe, c'est Athéna qui se montrera à Hector. A ce signe, le héros reconnaîtra que sa mort est venue (voir 22, 224–305). Son allié Aratos, tué dans un contexte où Hector prétend conquérir les chevaux d'Achille, doit aussi constituer à ses yeux un avertissement. Dans le même épisode, la qualification est reprise pour Chromios, le compagnon d'Aratos, après que ce dernier a été tué par Automédon. Un couple de personnage peut se lire comme un syntagme nominal³⁸: „*aratos chromios*“ peut s'entendre comme „invocation de celui qui fait entendre un grondement“ (de tonnerre) *θεοειδής*, à titre de signe qui permet de „se faire voir le divin“, d'en construire une représentation³⁹. L'épisode dans lequel Hector échoue à s'emparer des chevaux d'Achille et ne réussit qu'à provoquer la mort d'un de ses alliés coïncide avec le moment du retournement de son avancée victorieuse. Il vaut comme un présage, un avertissement qui lui est adressé. La mort d'Aratos se déroule en deux temps qui annoncent, dans un ordre inversé, le déroulement du combat où Hector perdra la vie. Premier moment: Automédon jette la lance et atteint Aratos (17, 515); deuxième moment: Hector vise Automédon et le manque (524–25). Lors du second combat, Achille vise Hector et le manque (22, 273–75); Hector vise Achille, atteint son bouclier, comme Automédon atteignait le bouclier d'Aratos. Mais si, alors, la lance transperçait

³⁷ J'entends cette pertinence dans le sens d'un usage de l'adjectif conformément à une intentionnalité poétique que la majorité de ses emplois permet de dégager. Rien ne motive l'application de l'adjectif à Ascanios dans le catalogue troyen; or il s'agit-là d'une section probablement rédigée après le catalogue Achéen (voir Kirk, 1985, p. 262–63) et en imitant plus ou moins bien le modèle. Quant au vers 327 du chant 19, dans lequel Achille évoquerait Néoptolème *θεοειδής*, il est athétisé par Aristarque et Aristophane, entre autres raisons, à cause de l'emploi inapproprié du qualificatif! (Une analyse plus détaillée pourrait montrer que le vers 19, 309 est un raccord qui a permis de ménager une interpolation de tout le passage dans lequel Achille évoque avec Pélée, son fils Néoptolème, jusque, donc, au vers 338. On voudra bien me permettre, dans la circonstance, de m'en tenir à la suggestion d'une telle possibilité).

³⁸ Pour ce type de lecture, voir von KAMPTZ (1982), p. 273 sq., § 75 b

³⁹ Le nom de Chromios est doublement motivé en contexte: le verbe du radical sur lequel est formé le nom, *χρημετίζω* évoque le „hennissement“ du cheval aussi bien que le „grondement“ du tonnerre. L'échec dans la conquête des chevaux constitue pour Hector un „présage“ au même titre que le serait le grondement du tonnerre.

le bouclier et pénétrait jusqu'à Aratos, la lance d'Hector rebondit sur le bouclier d'Achille. A ce moment où sa lance lui est retournée, Hector appelle Déiphobe qu'il croit près de lui et découvre la ruse dont il a été victime de la part d'Athéna. Entre Déiphobe, Aratos, Chromios le lien est continu; les trois noms appartiennent à un même syntagme nominal.

Au chant 24, l'adjectif *θεοειδής* qualifie systématiquement Priam, puis, une dernière fois, Pâris! Une organisation aussi unitaire des emplois a sans doute quelque rapport avec le sens. Si le mot signifiait „à l'apparence divine“ comme on le traduit habituellement, on ne voit pas pourquoi une telle qualification, même pour des raisons formulaires, devrait être presque systématiquement réservée (c'est le cas dans le chant 24) à deux personnages, troyens qui plus est, et cela dans un contexte, pour Priam du moins, hautement chargé de sens (l'ensemble des manipulations divines qui permettent de conduire le vieux roi, de manière totalement inattendue, jusque dans la baraque d'Achille). Dans le même travail de thèse signalée ci-dessus, je suggérais que le thème **Feid-* comporte une valeur factitive. L'organisation particulière des emplois de l'adjectif *θεοειδής* dans l'*Iliade* ne confirme-t-elle pas l'hypothèse? Pâris et Priam ne sont-ils pas deux figures „par qui se fait voir“ (se donne à identifier) le divin⁴⁰, l'emploi de la formule, pour le premier, étant une ironie par antiphrase? La qualification de Déiphobe au chant 12, au début d'une attaque qui conduira Hector jusqu'à s'emparer du casque d'Achille et le rôle que fait jouer à la „figure“ du personnage Athéna au chant 22 ne sont-ils pas comme un commentaire du sens de l'adjectif?

Eumèle n'est pas le seul à rester totalement silencieux, à ne rien exprimer; il a un double; le dernier, c'est le meilleur, le premier est traité comme le dernier. Agamemnon a été réduit à l'incapacité de rien dire par Achille, qui, le temps d'une démonstration tapageuse, s'est approprié la parole souveraine, sans réplique. Agamemnon se tait, et cela non seulement lors des jeux, mais depuis qu'il a prêté serment, parce qu'il est interdit de parole: il est encore en attente du verdict de Zeus. Comme Achille, après son serment, se condamnait à l'inactivité pour prouver qu'il était la cheville ouvrière de la victoire, Agamemnon, après le sien, est condamné au silence. Achille le sait qui somme, en quelque sorte, Zeus de prononcer un verdict en sa faveur. Sur la plan humain, la situation est donc bloquée: la solution requiert un déplacement du regard du côté du monde des dieux, certes. Agamemnon se tait parce que la parole est à Zeus: celui-ci pouvait-il donner de „construire une représentation“ de sa souverai-

⁴⁰ Il faudrait dire plus exactement: deux êtres qui, par certains des traits qui les distinguent, permettent à l'invisibilité divine-aux hommes, le divin en tant que tel n'est pas visible- de „figurer dans le monde visible“.

neté de dieu qui soumet sa force à la parole mieux qu'à travers la figure d'un vieux roi suppliant, dont l'apparition évoque immédiatement, aux yeux d'Achille, son père?

Remerciement

J'ai soumis ce texte à la lecture de mon ami et collègue au Collège de Saussure, Claude Poux. Il regrette, quant à lui, le caractère d'affirmation trop tranchée de l'analyse développée. Je procède avec la tradition philologique, paradoxalement, de manière achilléenne, avec ce tone d'un revendication qui tendrait à condamner l'autre au silence. Si Claude Poux n'exclut pas l'ironie (notamment dans l'échange entre Achille et Nestor) ou le sous-entendu dans les propos d'Achille lorsqu'il arrête le combat entre Ulysse et Ajax, pour l'ensemble des jeux, il proposerait des nuances. Il lui paraît important que je n'entende pas que rage et sarcasme, mais que j'entende également en Achille une douleur véritable. Ainsi se peut-il qu'il coupe court au concours du javelot pour retourner à la solitude et aux soins de son chagrin. Plus radicalement, encore, c'est à une dimension poétique que je ne prête pas assez attention: l'ambiguïté d'un propos participe de l'élaboration du texte poétique. Ainsi, dans le chant 23, si l'ironie est possible, cela n'exclut pas que le poète ait également voulu faire entendre qu'il y avait dans le déchirement d'Achille et dans son désir de réconciliation quelque chose de vrai. J'aurais personnellement tendance à considérer que le surgissement de Priam, plus tard, constitue un véritable retournement et à voir en Achille un personnage d'un bloc, passant d'une attitude à une autre par rupture radicale. Mais il s'agit bien là d'une lecture et je reconnais que celle qui m'est proposée a le mérite d'introduire dans le texte une plus grande épaisseur, faisant mieux sa part à ce qu'il y a d'indécidable dans la sensibilité humaine et son élaboration poétique. J'en accueille volontiers la leçon.

OUVRAGES CITÉS

CHANTRAINE P. / GOUBE H. (1972) *Homère, Iliade*, Chant XXIII, *édition commentée*, Paris, PUF

KIRK G. S., (1985) *The Iliad : A commentary*, Volume I : books 1–4, Cambridge, University Press

NAGLER M. N. (1974) *Spontaneity and Tradition : A Study in the Oral Art of Homer*, Berkeley

NAGY G. (1990) *Pindar's Homer, The Lyric Possession of an Epic Past*, Baltimore et Londres, Johns Hopkins University Press

RICHARDSON N. (1993) *The Iliad : A commentary*, Volume VI : books 21–24, Cambridge, University Press

VON DER MUEHLL P. (1952) *Kritisches Hypomnema zur Ilias*, Basel, F. Reinhardt

ANNEXE : „LES NEFS CREUSES“ : ÉCONOMIE FORMULAIRE ET CONNOTATION

Certes, l'emploi du groupe $\kappa\omicron\iota\lambda\alpha\varsigma \ \acute{\epsilon}\pi\iota \ \nu\eta\alpha\varsigma$ obéit aux règles de la poésie formulaire. Il est utilisé en fin de vers, le plus souvent; sa position en début de vers est exclue. Il faut cependant préciser que le groupe au datif n'est pas formulaire: ses occurrences sont rares; les deux premières obéissent à des constructions différentes; elles renvoient explicitement l'une à l'autre; enfin partout la présence de $\gamma\lambda\alpha\varphi\upsilon\rho\eta\varsigma$ ou $\gamma\lambda\alpha\varphi\upsilon\rho\eta\sigma\iota\nu$ était possible; l'emploi de $\kappa\omicron\iota\lambda\eta\varsigma$ n'obéit donc pas à la règle d'économie formulaire.) Je voudrais simplement suggérer après d'autres (voir notamment NAGLER, 1974) que l'emploi d'une épithète à l'intérieur d'un syntagme nominal prépositionnel adjectif + préposition + nom, en l'occurrence) peut relever de plus d'une motivation; il peut être d'ordre formulaire et sémantique par exemple. L'épithète peut ne pas jouer simplement la fonction de „module“ pour le remplissage d'une mesure, mais son contenu sémantique spécifique, ou une valeur de connotation, peuvent motiver son apparition. J'entends par là que l'emploi de l'adjectif *peut* être motivé non seulement par le contexte immédiat de son emploi, mais également en raison d'une connotation qui lui est associée dans l'ensemble du poème. De ce point de vue, il serait possible de distinguer entre un emploi non marqué de l'adjectif et un emploi marqué (d'un côté, par exemple, $\gamma\lambda\alpha\varphi\upsilon\rho\omicron\varsigma$, qualification non marquée, s'opposerait à $\kappa\omicron\iota\lambda\omicron\varsigma$, terme marqué, d'un autre, $\theta\omicron\omicron\varsigma$ à $\acute{\omega}\kappa\upsilon\pi\omicron\rho\omicron\varsigma$).

Soit à examiner les occurrences de ce dernier adjectif (neuf en tout) : Il 1 421 (Thétis à Achille : maintenant exerce ta colère contre les Achéens en restant assis auprès des navires rapides); Il 1 488

(Ulysse revient d'auprès de Chrysés à qui il a rendu sa fille; Achille en colère, de son côté, reste auprès de ses navires rapides: il lui manque, à lui, une captive); Il 2 351 (Nestor, intervenant après Ulysse: je prétends que Zeus nous a donné un signe favorable le jour où nous avons embarqué dans les navires rapides pour apporter le meurtre et la mort; Nestor ne croit pas si bien parler, sans doute: les événements qui vont suivre lui donneront raison, non sans que l'on fasse d'abord l'épreuve d'un retournement ironique); Il 10 308 et Il 10 320 (Hector promet des chevaux achéens à celui qui osera s'approcher des nef rapides; Dolon consent à le faire s'il lui donne les chevaux d'Achille); Il 10 442 (Dolon demande à Diomède et Ulysse de l'emmener, vivant, auprès des navires); Il 12 156 (Attaque d'une porte par Asios; Polytoïès et Léontée résistent; derrière eux, sur le mur, les troupes jettent des pierres contre les Troyens pour protéger les navires); Il 13 58 (Poséidon en habit de Calchas invite les deux Ajax à résister à Hector et le retenir loin des navires); Il 13 110 (Poséidon encourageant d'autres chefs: des troupes, solidaires d'Achille, ne veulent plus intervenir en faveur des navires).

Les deux premières occurrences associent l'adjectif à une conséquence de la colère d'Achille: Thétis invite son fils, en signe de colère, à rester auprès des „navires qui fraient un passage rapide“ (sur la mer). Est-il exclu que le poète ait transféré aux navires un trait caractéristique de la qualification réservée à Achille parmi les hommes, *πόδας ὠκύς* ou *ποδῶκης*? N'est-il pas remarquable, en tous les cas, que la qualification revienne, pour la dernière fois, au chant 13, dans un cotexte où sont évoquées des troupes qui, cherchant querelle au roi pour avoir outragé Achille, „ne veulent pas intervenir en faveur des navires rapides“? Quatre autres emplois sont associés à l'histoire de Dolon, qui veut bien s'approcher des „navires qui fraient un passage rapide“ en échange des chevaux d'Achille. Or Dolon est le *seul personnage humain* qui soit dit, comme Achille, *ποδῶκης*. Nous reviendrons à lui après un détour par la qualification suivante.

L'emploi de l'adjectif *ποντόπορος* nous apparaîtra, en effet, plus nettement centré autour d'un thème. Il 439 (Chryséis descend du navire avec lequel Ulysse l'a reconduite auprès de son père; de part et d'autre du parcours, *ποντόπορος*, pour marquer le terme d'un éloignement -arrivée du navire chez Chrysés- et *ὠκύπορος*, pour marquer le point d'aboutissement d'un parcours en boucle -retour au camp- se font écho); Il 2 771 (conclusion du catalogue des contingents: le poète remarque qu'Achille en colère ne quitte pas ses navires; entre les deux adjectifs, l'équivalence est remarquée); Il 3 46 (Hector provoque Pâris: tu n'es bon qu'à voyager avec tes navires et à ramener de l'étranger une femme enlevée); Il 3 240 (Hélène pense à ses frères, Castor et Pollux, qu'elle ne voit pas sur le champ de bataille: seraient-ils venus avec leur navire, mais n'oseraient-ils pas se montrer à cause d'elle? Nous auditeurs nous savons que les deux

frères sont vraiment absents, qu'ils sont morts, soit à la suite d'une tentative d'enlèvement des jeunes épouses de leurs cousins, soit à la suite d'une dispute avec ces mêmes cousins pour le partage d'un butin. L'allusion aux Dioscures est donc doublement motivée: sous leur absence, c'est celle d'Achille et Patrocle que nous sommes invités à évoquer; sous cette absence, le thème de la dispute, à la suite d'un enlèvement, aux conséquences mortelles.); Il 3 283 (Un des termes du pacte : si Pâris gagne, les Achéens repartiront sur leurs navires); Il 3 444 (Evocation des navires de Pâris, qui ont emporté Hélène); Il 7 72 (Hector propose un accord: Zeus nous prépare des malheurs, dit-il aux Achéens, jusqu'à ce que vous preniez Troie ou bien jusqu'à ce que vous soyez vaincus près des navires); Il 7 229 = Il 2 771 (Achille en colère); Il 11 277: (Agamemnon blessé, contraint de retourner au camp, s'adresse aux troupes: défendez les navires, leur dit-il; la blessure d'Agamemnon inaugure le temps de la plus grande détresse); Il 13 381 (Othrynéus, qui se faisait fort de chasser les Achéens de Troie, avait obtenu promesse de la main de Cassandre; Idoménée vient de le tuer et de le dépouiller: „Si tu avais demandé une fille d'Agamemnon, tu l'aurais obtenue plus certainement, lui dit-il sardoniquement. Allons viens près des navires, que nous célébrions ton mariage.“) 13 628 (Ménélas vient de tuer Pisan-dre -un double de Pâris; ce lui est un signe que Zeus n'abandonnera pas les Achéens. Les Troyens mettent toute leur ardeur à jeter le feu sur les navires, qui représentent pour les Achéens la possibilité du retour; mais ils ne pourront pas ne pas payer pour avoir manqué à l'hospitalité.; Il 15 703 (Hector touche la proue du navire de Protésilaos, navire, précise le poète, qui l'a conduit jusqu'à Troie mais ne le ramènera pas dans sa patrie); Il 16 205 (Avant de les envoyer au combat, Achille évoque les reproches que lui faisaient ses compagnons: „Quel homme obstiné tu es; tu retiens tes compagnons, contre leur gré, près des navires. Retournons dans notre patrie sur nos navires' qui fraient un passage sur la mer“). „Eh bien, sous-entend-il ensuite, voilà, je vous offre satisfaction: je vous autorise à combattre“. L'évocation, dans ce contexte, des navires „qui fraient un passage sur la mer“ ne manque pas d'ironie: l'envoi de Patrocle au combat est un arrêt de mort; ni l'ami ne trouvera le „passage“ du retour, ni Achille n'aura plus besoin de ses navires pour traverser la mer. Or quel besoin le poète avait-il d'évoquer les propos des compagnons d'Achille, propos dont il ne nous est rien dit par ailleurs, au moment de leur envoi au combat, si ce n'est pour attirer l'attention de l'auditeur sur un thème, celui de l'acte aux conséquences irréversibles que connote justement l'emploi de l'adjectif *ποντοπόρος*. L'adjectif connote, dans *le monde des échanges humains*, un acte aux risques mortels, métaphoriquement, une *trans-gression* (une infraction à la règle de l'hospitalité par enlèvement d'une femme, par exemple ou un

engagement inconsidéré encore pour obtenir la main d'une femme ou le refus d'accepter réparation, pour un enlèvement encore: en filigrane sous le cortège nuptial, il donne à lire le cortège funéraire). Quelqu'un doit payer pour cette transgression (Protésilaos paie le droit de mettre pied sur le territoire troyen; Agamemnon paie pour avoir refusé de rendre Chryséis contre une rançon; Othrynéus paie de sa mort un engagement inconsidéré; Achille perd Patrocle pour avoir refusé la réparation qu'on lui proposait et paiera l'excès de sa colère d'une mort rapide. Troie paiera de sa destruction l'abus de Pâris.). Faut-il compter pour rien que le dernier emploi de l'adjectif coïncide avec le moment de l'envoi de Patrocle au combat? Franchir la mer, c'est franchir une limite dangereuse. L'au-delà dont elle sépare est aussi bien celui de la mort.

Subissant l'attraction de la colère achilléenne, les navires deviennent également ὠκύποροι; Dolon ποδῶκης, qualifié d'un adjectif éminemment achilléen, qui voulait s'approcher des navires „rapides“, en fera l'amère expérience; subissant immédiatement le retournement d'une ruse à courte vue, au lieu des chevaux d'Achille, au lieu d'un honneur qui ne lui revenait pas, c'est un passage rapide vers l'au-delà qu'il gagnera. Achille vient d'apprendre la mort de Patrocle; ses pleurs attirent sa mère à qui il explique qu'il se rendra sur le champ de bataille pour tuer Hector „afin qu'il paie pour avoir dépouillé Patrocle“ (de ses armes à lui, Achille). „ὠκύμορος δὴ μοι, τέκος, ἔσσειαι, οἳ ἄγορεύεις“ (18, 95). A lui aussi, les navires auprès desquels la colère l'a retenu lui seront ὠκύποροι: ils lui auront frayé un passage rapide vers un au-delà sans retour. Ποδῶκης, Achille ne l'est-il pas essentiellement parce que la confiance excessive qu'il a mise dans sa force est justement ce qui le précipitera dans la mort? Oui, Nestor avait raison: c'est le meurtre et la mort qu'apportent les nefs „qui fraient un passage rapide sur la mer“. Quant à ceux qui, querellant Agamemnon, refusent de se battre pour lui près des nefs, ἀλλὰ κτείνονται ἀν' αὐτάς (13, 110), „ils se laissent massacrer au milieu d'elles“ (Trad. P. Mazon).